

ANGLE MORT



Danny Love

ANGLE MORT

Par Danny Love

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

| | |
|--|----|
| Chapitre 1 : H-60 : Signal d'origine | 4 |
| Chapitre 2 : H-56 : L'angle mort | 13 |
| Chapitre 3 : H-52 : Scorries cutanées | 21 |
| Chapitre 4 : H-48 : Résonance magnétique | 28 |
| Chapitre 5 : H-43 : Le prix du silence | 38 |
| Chapitre 6 : H-39 : Syndrome du miroir | 47 |
| Chapitre 7 : H-34 : Code source | 51 |
| Chapitre 8 : H-30 : Le chef-d'œuvre posthume | 58 |
| Chapitre 9 : H-25 : Cicatrices actives | 69 |
| Chapitre 10 : H-20 : Court-circuit | 75 |
| Chapitre 11 : H-15 : Fréquence de rupture | 83 |
| Chapitre 12 : H-10 : La vérité résiduelle | 91 |

Chapitre 1

H-60 : Signal d'origine

Le blanc du marbre de Carrare ne supporte pas la médiocrité. Sous la tête d'Adam, la flaque s'étendait avec une régularité mathématique, une expansion sombre grignotant les reflets des spots encastrés. Le rouge était trop dense, presque noir, une substance lourde qui semblait aspirer la lumière du penthouse. Adam ne bougeait plus. Sa bouche entrouverte laissait entrevoir la nacre de ses dents, intactes, arrogantes jusque dans le trépas. Ses yeux fixaient un point invisible au-delà de la verrière, là où le ciel de Paris, pollué et bas, pesait de tout son poids de plomb sur la structure d'acier.

Lila sentit l'air se raréfier. Ses poumons peinaient à extraire l'oxygène d'une atmosphère saturée d'ozone. Derrière les cloisons de verre dépoli, le vrombissement des serveurs montait en intensité. C'était un son organique, une digestion électrique qui rythmait le silence des trois survivants. Elle baissa les yeux sur ses mains. Une griffure fine barrait son poignet gauche, une strie rosée qui commençait à cuire sous l'effet de l'adrénaline. Elle connaissait ce sentiment : celui d'une proie acculée dans l'angle mort d'une pièce, là où les murs se rejoignent pour broyer les os. Elle lissa nerveusement sa robe pour effacer un pli inexistant, cherchant à réécrire la minute précédente, l'heure exacte où tout avait basculé.

À sa droite, Marc ne respirait plus que par saccades. Ses épaules larges, sculptées par des années de frustration et de salles de sport coûteuses, s'affaissaient. Il fixait le corps avec un mélange de dégoût et de fascination libératrice. Marc avait toujours été l'ombre, le second, le faire-valoir nécessaire à l'éclat du génie. Maintenant que le génie s'était éteint, l'ombre s'étirait démesurément sur le sol immaculé, rejoignant la mare de sang qui léchait déjà ses chaussures en cuir retourné.

Inès, elle, restait prostrée près de la console centrale. Ses doigts fins pianotaient dans le vide, reproduisant par réflexe des lignes de code invisibles. Elle avait conçu l'architecture de cette machine avant qu'Adam ne la vide de sa substance pour en faire son instrument de torture personnel. Pour elle, le bruit des serveurs n'était pas un bourdonnement, c'était une voix. Elle lui murmurait que la sécurité n'était qu'un voile de pixels prêt à se déchirer.

Soudain, le silence fut décapité.

Trois vibrations. Synchronisées. Chirurgicales.

Le son émanait de leurs poches respectives, un râle numérique qui fit tressaillir les corps. Lila manqua de perdre l'équilibre sur ses talons. Marc porta la main à sa hanche comme s'il craignait une décharge. Inès ne bougea pas, les yeux rivés sur le tissu de son sweat-shirt où perçait une lueur bleue.

Ils ne voulaient pas regarder. Regarder, c'était accepter l'invitation dans la phase suivante. Mais la curiosité est une pathologie incurable chez les coupables.

Lila sortit son appareil. L'écran était déjà actif. Pas de code, pas de barrière. Adam avait toujours eu un talent pour violer l'intimité, même par-delà la mort. Une vidéo se lança d'office, d'une netteté obscène. Adam y apparaissait vivant, assis dans le fauteuil de cuir noir qui trônait, vide, à trois mètres d'eux. Il portait la même chemise blanche que celle qui s'imbibait actuellement de rouge sur le marbre. Il souriait. Le rictus d'un entomologiste observant une fourmi dont il vient de sectionner les pattes.

— Bonjour à tous, dit la voix, amplifiée par les enceintes dissimulées du salon. Si vous voyez ceci, c'est que mon pouls est tombé à zéro. Que le vide a enfin gagné. Mais ne vous réjouissez pas trop vite. La mort n'est qu'un changement d'état, pas une fin de partie.

Le son était spatialisé, circulant entre les cloisons avant de mourir dans leurs oreilles. Lila sentit une goutte de sueur glisser entre ses omoplates. L'odeur du sang sembla s'intensifier, prenant un goût de cuivre dans sa bouche.

— Vous êtes trois, poursuivit le spectre numérique. Trois menteurs. Trois parasites qui ont cru que le silence s'achetait. Lila, ma belle Lila, avec tes souvenirs recomposés pour ne pas sombrer. Marc, mon fidèle lieutenant, dont l'ambition est aussi grande que son talent est mince. Et Inès, la fantôme, qui pensait effacer son passé en codant mon avenir. Vous vous demandez déjà comment nettoyer tout ça.

Un chronomètre apparut en surimpression sur l'écran. 59:58. 59:57.

— Dans soixante minutes, reprit Adam, le serveur racine enverra un dossier compressé à tous vos contacts. Tout y est. Les relevés bancaires de Marc. L'historique de navigation d'Inès. Et pour toi, Lila... la vidéo originale. Celle que tu as tenté de supprimer de ta mémoire avec tant d'obstination.

Lila ferma les yeux. La pièce tangua. Les murs de verre n'étaient plus des fenêtres sur Paris, mais les parois d'un aquarium dont on venait de couper l'oxygène. Elle voyait au loin les lumières de la tour Eiffel scintiller comme des bijoux inaccessibles. Elle était prisonnière d'une cage de luxe, suspendue au-dessus du vide avec deux étrangers et un mort qui parlait.

— Le compte à rebours est lancé. Vous avez une heure pour trouver la clé de désactivation. Elle est ici, dans cette pièce. Mais sachez une chose : le système se verrouille à chaque erreur. Et à chaque minute qui passe, les fichiers sont mis en ligne, fragment par fragment. Le premier secret partira à la trentième minute. Le plus gros à la soixantième. Bonne chance. Je vous regarde.

L'écran devint noir, laissant place à une inscription écarlate : H-59:12.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant que la voix. Un silence de cathédrale électrique, seulement troublé par le crépitement d'un ventilateur. Marc fut le premier à rompre l'inertie. Il se précipita sur le bureau, renversant une lampe de cristal qui se brisa dans un fracas cristallin.

— Putain ! hurla-t-il, sa voix déraillant. Il a vraiment fait ça !

Il fouilla les tiroirs avec une frénésie animale, balançant dossiers et carnets. Ses mains tremblaient trop pour saisir les objets.

— Inès ! cria-t-il. Fais quelque chose ! Coupe le courant, débranche ces machines !

Inès ne bougea pas d'un millimètre. Son visage avait la pâleur de la craie.

— On ne peut pas débrancher, murmura-t-elle. Les serveurs sont sur un circuit indépendant. Si on coupe l'alimentation, ça déclenche l'envoi immédiat par satellite. C'est un protocole "Dead Man's Switch". Je pensais que c'était une plaisanterie. Une de ses théories sur la paranoïa.

Lila s'approcha de la baie vitrée et posa sa main sur le verre. C'était froid. Trop froid pour une nuit de printemps. Elle regarda son reflet : une femme élégante aux traits tirés, une image prête à se dissoudre dans l'obscurité de la ville.

— Il y a une clé, dit-elle d'une voix sourde. Il a dit qu'elle était ici.

Marc s'arrêta, la respiration courte. La pièce était immense, minimaliste. Peu de meubles. Un canapé, une table basse en pierre, le bureau, et ce lit monumental derrière une cloison de verre fumé. Et au milieu, Adam.

— Une clé physique ? demanda Marc. Ou un mot de passe ?

— Avec lui, ça peut être n'importe quoi, répondit Inès. Un objet NFC, une empreinte décalée, une suite logique...

Elle s'approcha de la console murale. L'écran affichait 56:45. Le temps ne s'écoulait pas, il s'évaporait. Chaque seconde semblait arracher un lambeau de leur peau.

— On doit fouiller le corps, lança Marc.

— Non, protesta Lila.

— Écoute-moi ! Marc s'avança vers elle, les yeux injectés de sang. S'il a un jeton d'authentification sur lui, on s'en va et on oublie tout. Mais si on attend que le monde voie ces dossiers, on est finis. Tu veux vraiment que ton ex voie ce que tu as fait ce soir-là ?

Lila se recula contre la vitre. Elle regarda Marc. Il n'était plus le complice des soirées mondaines, mais un animal acculé prêt à mordre pour sauver sa place.

— Allez-y, dit-elle la gorge nouée. Faites-le.

Marc s'agenouilla. Le bruit de ses genoux sur le marbre résonna comme un coup de feu. Il hésita, ses doigts planant au-dessus de la veste de costume. Le sang commençait à coaguler. Il plongea la main dans la poche intérieure. Le silence revint, plus dense, haché par le froissement du tissu.

— Rien, jura-t-il.

Ses doigts ressortirent tachés de rouge. Il s'essuya distraitement sur son pantalon gris, y laissant une trace macabre. Il vida le portefeuille en crocodile sur le marbre. Des cartes, des billets, et une photo de Lila, froissée, datant d'il y a trois ans. Elle détourna le regard. Ce n'était pas une clé. C'était un trophée.

— Y a rien ! répéta Marc, la voix tremblante.

Inès s'était tournée vers les serveurs. Les diodes clignotaient avec une régularité de

métronome. Elle posa ses mains sur la paroi de verre protectrice. C'était chaud. Les machines travaillaient. Elles compilaient leurs vies en temps réel.

— Le signal vient de la console centrale, analysa Inès, sa voix devenant clinique par pur réflexe de défense. Adam a lié le processus à son application de santé. Son rythme cardiaque servait de verrou. À l'instant où son cœur s'est arrêté, le script a été injecté. Il nous faut un bypass physique.

— Et il est où ? explosa Marc en frappant le bureau du poing.

Lila fixa les reflets de la ville. Le penthouse était un phare, mais personne ne viendrait. À cette hauteur, ils étaient seuls au monde. Des fantômes dans un aquarium.

— Regardez l'écran, murmura-t-elle.

Sur la console, le compte à rebours venait de passer sous la barre des cinquante-cinq minutes. Une ligne de texte apparut : *« La vérité est une question de perspective. Regardez là où vous ne voulez pas voir. »*

Inès fronça les sourcils.

— Une énigme. Il disait que la vérité n'était jamais dans les faits, mais dans l'ombre qu'ils projetaient.

Marc se remit à marcher. Clac. Clac. Clac. Ses chaussures martelaient le marbre. Chaque pas semblait réduire la taille de la pièce.

— Regardez là où on ne veut pas voir... Le sang ? Les serveurs ? La sortie ?

Il se précipita vers la porte d'entrée, une masse d'acier brossé sans poignée. Il plaça son œil devant le scanner. Un bip strident déchira l'air.

— Accès refusé, annonça une voix synthétique. Le protocole de confinement est actif.

— On est enfermés avec lui, réalisa Lila.

L'air se figea. L'odeur d'ozone devenait suffocante, un goût de brûlé qui irritait la gorge. Inès s'agenouilla, non pas près du corps, mais près du socle de la console centrale. Elle examinait les joints.

— Il y a une fente ici. Dissimulée dans le pied en acier. Un lecteur de carte, mais trop étroit pour du bancaire.

— Une carte SIM ? suggéra Lila.

Marc revint vers elles, le visage déformé par la rage.

— Quarante-huit minutes. Quarante-huit minutes avant que ma femme ne reçoive les preuves de mes détournements.

Il attrapa une chaise en acier et la projeta de toutes ses forces contre la paroi des serveurs. Le choc fut assourdissant, un impact sourd qui fit vibrer le sol. Le verre ne se brisa pas. Pas même une fêlure.

— C'est du polycarbonate renforcé, Marc, dit Inès sans lever les yeux. Il a construit cet endroit comme un bunker.

Il lâcha la chaise. Ses mains saignaient. Il regarda ses paumes rouges, puis le corps d'Adam, puis Lila.

— C'est ta faute. C'est toi qui as voulu venir ce soir pour en finir.

— On était tous d'accord, Marc. On a tous signé pour ce dîner.

Lila se détourna. Elle s'approcha du cadavre. Pour la première fois, elle regarda Adam sans filtre. Sous la lumière crue, l'homme paraissait petit. Fragile. C'était absurde : cet homme mort tenait leurs vies entre ses doigts froids. Elle remarqua alors un détail.

Dans la main droite d'Adam, crispée par la rigidité naissante, se trouvait son stylo plume en ébonite noire. Il ne s'en séparait jamais, prétendant que c'était le seul outil capable de fixer la vérité sans la trahir.

— Le stylo, murmura-t-elle.

Elle s'accroupit dans le sang, ignorant sa robe de créateur. Elle toucha les doigts de bois glacé. Elle dut forcer — un craquement sinistre résonna — pour libérer l'objet. Elle dévissa le corps du stylo. À l'intérieur, à la place de la cartouche, se trouvait un cylindre métallique. Une clé USB-C modifiée.

— Je l'ai.

Inès s'en saisit et l'inséra dans la fente de la console. Le compte à rebours se figea instantanément. 42:18.

Un soupir collectif s'échappa des poitrines. Marc s'effondra sur le canapé, la tête entre les mains. Lila resta au sol, le souffle court. La lumière des serveurs passa au blanc, une lueur apaisante, presque pure.

— C'est fini ? demanda Marc.

Inès pianotait frénétiquement. Ses sourcils se froncèrent.

— Attendez... Ce n'est pas un arrêt total. C'est une authentification de niveau 1.

Un nouveau message s'afficha sur l'écran géant du salon :

*« La première étape est franchie. Vous avez trouvé l'outil. Maintenant, utilisez-le pour la seule chose qui compte : le sacrifice. Pour arrêter la diffusion, l'un de vous doit avouer. Pas à moi. Au système. Un aveu complet, vérifié par l'analyseur de stress

vocal. Un seul d'entre vous sera sauvé. Les deux autres seront livrés au monde. Quarante minutes pour décider qui reste dans l'ombre et qui finit dans la lumière. »*

Le chronomètre reprit sa course. 42:17. 42:16.

L'espace se referma brutalement sur eux. Lila regarda Marc. Marc regarda Inès. Le piège venait de changer de forme. Dans cette cage de verre suspendue au-dessus de Paris, l'odeur du sang n'était plus celle d'un accident, mais celle d'un futur imminent.

— Il ne voulait pas mourir seul, murmura Lila en se relevant lentement, ses mains encore tachées du rouge d'Adam. Il voulait nous emmener avec lui.

Le vrombissement des serveurs monta d'un ton, tel un rire électrique emplissant le penthouse. Dehors, la ville continuait de briller, indifférente au drame de ces trois amis s'apprêtant à s'entre-déchirer sous le regard d'un mort qui n'avait jamais été aussi puissant.

Chapitre 2

H-56 : L'angle mort

41:12.

Le chiffre pulse. Un battement cardiaque en moins sur l'écran de soixante-quinze pouces qui domine le salon. Le bleu électrique de l'interface projette des ombres tranchantes sur les visages, sculptant des masques de tragédie grecque dans la chair pâle des survivants.

Inès ne quitte plus la console centrale. Ses doigts survolent le clavier virtuel avec une célérité de pianiste en pleine crise de démence, les articulations sèches craquant à chaque pression. Derrière les cloisons de verre dépoli, le vrombissement des serveurs s'intensifie. C'est une vibration basse qui s'insinue dans la colonne vertébrale, le bourdonnement d'une ruche métallique prête à exploser. Elle traque la faille, la porte dérobée dans ce labyrinthe de silicium qu'Adam a érigé comme un monument à sa propre gloire.

— Inès, fais quelque chose, hoquète Marc.

Il se tient près de la baie vitrée, les épaules voûtées, secoué par des tremblements qu'il ne tente même plus de dissimuler. Ses mains, souillées d'un liquide visqueux qui commence à brunir sur les dalles de grès cérame, pendent lamentablement. Ses doigts s'ouvrent et se ferment comme les pinces d'un crustacé agonisant. De l'autre côté du bouclier de polycarbonate, les millions de lumières parisiennes semblent appartenir à une autre dimension. Ici, le luxe du penthouse est devenu une insulte. Le vase en cristal brut, le cuir tendu du mobilier, l'acier brossé : chaque objet hurle l'immobilité glacée de leur tombe imminente.

— Je suis dedans, souffle Inès. Sa voix n'est qu'un râle. Mais il y a un problème. Un gros problème.

Elle s'arrête net, les mains suspendues au-dessus du flux de données. Une cascade de caractères hexadécimaux défile à une vitesse vertigineuse, se reflétant dans ses pupilles dilatées. Le silence qui suit est plus lourd que le vacarme des machines. C'est un silence de crypte, seulement haché par le sifflement de la climatisation qui brasse l'odeur ferreuse du sang. Inès sent une goutte de sueur froide couler le long de sa tempe. Elle analyse la structure, la syntaxe, l'agencement chirurgical des boucles de rétroaction. Elle identifie cette manière presque poétique de tordre le protocole réseau pour créer des impasses logiques.

— C'est mon code, murmure-t-elle.

Lila, immobile près du corps d'Adam, se redresse. Ses mouvements fluides contrastent avec la panique de Marc. Elle lisse sa robe, geste machinal de prédatrice ajustant son pelage, ses yeux sombres fixés sur Inès. Elle ne montre aucune peur, seulement une curiosité malsaine, une analyse froide de la situation qui la rend plus terrifiante que le cadavre lui-même.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ton code ?

— Le "Ouroboros". Un pare-feu récursif que j'ai développé il y a huit ans, avant mon procès. Il est inviolable : il se réécrit en temps réel selon l'attaque. Adam l'a volé, ou acheté sur le Darknet après ma condamnation. Il en a fait le noyau de son serveur.

Inès frappe violemment la console. Un message d'erreur rouge sang barbouille l'écran : `*ACCESS DENIED - AUTHORIZATION MISMATCH*`.

— Je suis enfermée dehors par mon propre fantôme, lâche-t-elle dans un rire nerveux

qui sonne comme du verre brisé. Il a utilisé mes algorithmes pour verrouiller les preuves. Pour casser ça, il me faudrait des mois. Ou la clé privée qu'il a dû injecter dans le système juste avant que son cœur ne s'arrête.

— On n'a pas des mois ! hurle Marc en se retournant. Ses yeux sont injectés de sang. On n'a même pas une heure ! Il faut bouger ce... ce truc. On ne peut pas rester là à le regarder. Si on le cache, peut-être que l'analyseur vocal se calmera.

Il se précipite sur Adam. Le corps trône au milieu du salon comme une œuvre d'art intitulée *La Fin de l'Arrogance*. Marc le saisit par les aisselles. Ses jointures blanchissent, ses muscles se tendent sous le poids de la viande inerte. Le bruit du corps traîné sur le sol est insupportable, un frottement humide qui résonne contre les parois de verre. Marc grogne, ses chaussures glissant dans la flaque.

Il parvient à traîner la dépouille derrière un pilier porteur en béton brut, là où les caméras de surveillance semblent n'avoir aucune prise. Dans son effort, il heurte le panneau de verre de la terrasse intérieure. Un son cristallin retentit. Il s'arrête, haletant, et regarde ses mains.

— Merde...

Sur la paroi minimale, il a laissé de longues traînées cuivrées. L'odeur le frappe en premier : ce parfum de vieille monnaie et de métal chaud. Le sang d'Adam s'étale en rubans rougeâtres sur la transparence parfaite de la vitre. Le contraste est violent : la pureté de l'architecture souillée par la brutalité de la biologie. Marc tente d'essuyer les traces avec sa manche, mais il ne fait qu'étaler sa culpabilité, transformant le verre en une fresque macabre qui occulte la vue sur la tour Eiffel.

— Arrête, Marc. Tu ne fais qu'empirer les choses, dit Lila d'une voix monocorde.

Elle s'est approchée de la table où gisent les invitations, ces cartons noirs marqués

d'une seule lettre d'or : *A*. Elle les observe avec une minutie de documentaliste, ses doigts effleurant le papier sans le tacher.

— Qui a invité qui, ce soir ? demande-t-elle soudain.

Marc s'immobilise, le visage ruisselant.

— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est Adam. On a tous reçu le message.

— Non, réplique-t-elle en levant les yeux. Son regard froid le cloue sur place. Adam nous a conviés, certes. Mais j'ai reçu une confirmation de présence signée par Inès hier soir. Et Inès, tu m'as dit que Marc t'avait appelée pour vérifier l'heure.

Inès pivote lentement sur son siège. Le visage baigné par la lueur bleue, elle semble spectrale.

— Je ne t'ai jamais appelée, Marc. J'ai reçu un mail automatique du serveur d'Adam confirmant que vous seriez tous les deux là à 20h00. J'ai cru que c'était toi qui avais insisté.

— C'est faux, siffle Marc. J'ai reçu un SMS d'Inès disant que le plan était en marche. Que ce soir, on récupérait les serveurs.

Le silence retombe, plus étouffant. L'espace se contracte, les murs de verre se rapprochent, réduisant l'oxygène. Ils sont trois, enfermés dans une cage transparente, mais ils sont désormais trois solitudes irréconciliables. L'ombre numérique d'Adam continue de les manipuler depuis l'au-delà.

— Il nous a isolés, analyse Lila. Il a créé des canaux de communication factices pour nous faire croire que nous étions complices. Nous ne sommes que des variables dans son équation. Il ne nous a pas invités à un dîner, mais à son autopsie sociale.

Inès revient vers l'écran. 39:42. Le temps s'écoule avec une régularité obscène. Elle replonge dans le code. Si le "Ouroboros" est actif, il existe un point de jonction, un angle mort où les données se synchronisent. Elle ignore les gémissements de Marc qui frotte frénétiquement la vitre avec un mouchoir. Le papier se désagrège, créant des bouloches rouges qui tombent sur le sol comme une neige corrompue.

— Le serveur source... murmure Inès. Il n'est pas dans cette pièce.

— Quoi ? Les machines sont là, derrière les vitres ! On les entend !

Inès secoue la tête, les cheveux collés au front.

— Non. Ce que tu entends, ce sont des unités de stockage. Du bruit blanc. Des ventilateurs qui tournent à vide pour simuler une activité. Le cœur du système est déporté. Il utilise le penthouse comme une antenne, mais le serveur est ailleurs. Dans l'angle mort du réseau.

Elle pointe une ligne de code jaune. Une adresse IP locale, mais avec une micro-seconde de retard qui trahit un rebond physique.

— C'est là. Le signal part du salon, traverse le plancher, et revient ici. Adam n'a pas mis le serveur dans son bureau. Il l'a caché dans la structure même. Sous nos pieds. Ou derrière ce pilier.

Marc regarde le pilier où il a déposé le corps. Il recule. La paranoïa s'installe confortablement sur le canapé de velours, observant leurs moindres gestes. L'idée qu'Adam ait tout prévu, y compris sa propre mort, est un poison.

— Tu savais, Inès ? lâche Marc. Sa voix est devenue étrangement calme. Tu nous as amenés ici pour récupérer ton code et effacer tes traces avant que le système ne parle.

Tu n'en as rien à foutre de nous.

Inès ne prend même pas la peine de nier.

— On veut tous la même chose, Marc. On veut que ce qui est sur ces serveurs disparaisse. Tes détournements de fonds, les secrets de Lila, mes lignes de code. On est dans la même soute du Titanic. Alors laisse-moi trouver ce point d'accès.

Lila s'approche du pilier. Elle pose sa main sur le béton froid. Elle ferme les yeux pour ressentir les vibrations de la machine. Son visage est d'une sérénité effrayante.

— Il y a un interrupteur de pression, dit-elle. Sous le corps.

— Quoi ?

— Le poids d'Adam sur les dalles. C'est pour ça que le chronomètre a repris. Tu l'as déplacé, Marc. Tu as modifié la charge au sol. Le système sait qu'on bouge les preuves. Il sait qu'on essaie de tricher.

Le vrombissement change de fréquence, montant vers un sifflement strident. Sur l'écran, les chiffres s'emballent. 38:50... 38:40...

— Remets-le ! hurle Inès. Remets-le exactement où il était !

Marc se précipite sur le cadavre. Il est pris d'une frénésie animale. Ses mains s'enfoncent dans la chair froide, ses muscles hurlent. Il tire, il pousse, ses chaussures crissent sur le grès. Il tente de repositionner Adam au centre de la flaque, là où la marque de la chute initiale est encore visible. Mais la rigidité cadavérique a commencé son œuvre. Le corps reste tordu, un bras levé vers le plafond comme pour désigner leurs péchés.

— Ça ne marche pas !

— Plus vite, Marc ! On perd dix secondes par seconde réelle !

Inès tape avec rage. Elle tente d'injecter un script de temporisation, mais le Ouroboros rejette chaque tentative avec une violence algorithmique. Chaque échec se manifeste par un flash de lumière blanche dans le salon, une décharge qui brûle les rétines.

Lila ne bouge pas. Elle fixe les traces de sang sur le verre. Ces lignes rouges forment un glyphe que seul un esprit aussi tordu que celui d'Adam aurait pu concevoir. Elle remarque alors l'angle mort. Le vrai. Ce n'est pas un espace physique. C'est un décalage dans le reflet.

Dans le miroir de la baie vitrée, le salon ne correspond pas à la réalité. Dans le reflet, le cadavre n'est pas là où Marc s'épuise. Dans le reflet, Adam est toujours assis à la table, son stylo à la main, un sourire invisible aux lèvres.

— Regardez le reflet, chuchote Lila.

Ils s'arrêtent. Ils observent. La ville brille derrière le sang, mais dans l'image renvoyée, une porte est ouverte. Une porte qui n'existe pas sur les parois réelles, dissimulée par un jeu de miroirs inclinés.

— Là, dit Inès. C'est la salle des serveurs.

Elle ne quitte pas le miroir des yeux en s'approchant de la paroi, à l'opposé du pilier. Elle tend la main. Pas de poignée. Juste une surface lisse. Elle comprend enfin. Le système ne demande pas un aveu vocal. Il demande une présence physique au cœur de la machine. Mais pour ouvrir cette porte, il faut quelque chose que seul un homme mourant pourrait donner.

Elle regarde ses mains, puis celles de Marc, puis celles de Lila. Elles sont toutes tachées de rouge.

— L'analyseur vocal était une diversion, murmure-t-elle. Il ne veut pas nous entendre. Il veut nous voir agir. Il veut voir jusqu'où on est prêts à aller pour entrer dans ce sanctuaire.

Le chronomètre affiche 22:05. La chute est vertigineuse. L'odeur du sang a désormais une épaisseur qui ralentit leurs mouvements. Chaque respiration est un combat. Chaque regard est une menace.

Inès se tourne vers ses compagnons, son visage illuminé par la porte invisible.

— Qui a invité qui, ce soir ? répète-t-elle, cette fois avec une intention meurtrière. Parce que si c'est l'un de vous qui a orchestré ce piège, c'est cette personne qui servira de clé.

Marc recule, ses mains couvertes de cuivre se serrant sur son propre cou. Il n'y a pas d'issue. Il n'y a que le compte à rebours, le vrombissement des serveurs et l'ombre d'un mort qui rit en silence dans le reflet d'une ville qui ne dort jamais.

L'air se raréfie. La chasse commence.

Chapitre 3

H-52 : Scories cutanées

Lila s'agenouille dans la flaque. Le liquide sombre sature la soie de son pantalon, une caresse froide qui remonte le long de ses cuisses. Elle ne frémit pas. Ses mains s'emparent du kit de premiers secours déniché sous le comptoir en marbre. Le plastique craque. À l'intérieur, l'acier des instruments luit sous les néons bleus qui cisailent le penthouse. Elle ignore les râles de Marc, le cliquetis frénétique des touches d'Inès. Seul compte l'objet au sol. Ce n'est plus Adam. C'est une surface de travail. Une énigme de chair et de silence.

Une compresse trempée dans l'antiseptique. L'odeur âcre de l'alcool chasse momentanément le parfum ferreux du sang. Geste lent. Circulaire. Elle essuie la traînée pourpre qui barre le visage du mort. La peau est d'une pâleur de porcelaine, presque translucide. Lila cherche la faille. Son cœur cogne contre ses côtes comme un oiseau piégé dans une cage d'os, mais ses doigts restent d'une stabilité absolue. Chaque pression révèle la perfection du masque mortuaire. Adam, même vaincu, exige une mise en scène impeccable.

Marc s'approche. Ses pas lourds font vibrer le grès. Il pue la sueur et la panique acide. Ses mains oscillent, inutiles, encombrantes.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? On n'a pas le temps pour tes manies ! La porte... le reflet... on doit entrer là-dedans !

Elle change de compresse sans lever les yeux. Le rouge devient rose, puis blanc.

— Regarde ses mains, Marc.

— Quoi ?

— Regarde ses mains. Elles sont intactes. Pas une griffure. Pas une trace de lutte. Rien sous les ongles.

Marc s'immobilise. Sa respiration devient un sifflement court. Il fixe ces mains d'une propreté obscène, posées de part et d'autre du buste rigide. Lila remonte la manche de la chemise en popeline. Le tissu résiste, imprégné de liquide visqueux. Elle tire. Le bouton de manchette en onyx saute et roule sur le sol. Un tintement métallique dans le silence des serveurs.

Inès s'arrête de taper. Son visage est baigné par le défilement vert des codes sur son écran. Ses yeux sont injectés de sang.

— Lila, le timer de l'Ouroboros s'accélère. Fréquence de 0.01 seconde. Trouve ce que tu cherches maintenant, ou on finit tous grillés.

Une irrégularité. Juste au-dessus de l'os du poignet, sous la face interne de l'avant-bras, la peau présente une boursouffure. Une petite ligne cicatricielle, à peine trois centimètres, d'une précision chirurgicale. Trop récente pour avoir totalement guéri. Lila saisit la pince. Elle presse les tissus pour faire saillir la masse.

Marc recule d'un pas.

— Une puce RFID ?

— Trop gros, murmure Lila.

Le scalpel effleure l'épiderme. Une décharge électrique remonte le long de sa nuque. Elle incise. Le sang ne coule presque plus, remplacé par une sérosité claire. L'acier de la pince plonge dans le derme.

Un clic. Sec. Mécanique.

Lila extirpe lentement l'objet. Ce n'est pas de la chair. C'est une fiche USB de type C, soudée à une gaine de titane qui s'enfonce profondément dans les tissus, reliée aux nerfs.

— Il s'est greffé un port, souffle Inès. Ce n'est pas un stockage passif. C'est une interface.

Le sang d'Adam perle sur le connecteur chromé. Une violence technologique pure. Lila sent le froid de l'acier contre ses gants de latex. L'image est écœurante. Adam n'était plus un homme ; il était devenu son propre hardware.

— Connecte-le ! ordonne Marc, la voix déraillant dans les aigus.

— Tu es fou ? réplique Inès. C'est peut-être une charge thermite pour effacer les serveurs !

— On n'a pas le choix ! Regardez !

Dehors, Paris s'efface. Un brouillard épais, artificiel, s'est levé sur les toits. Les lumières de la ville clignotent au rythme du serveur. Le penthouse n'est plus suspendu au-dessus du vide, il est devenu une cellule isolée. Leurs téléphones vibrent en même temps. Un motif haché. Trois vibrations courtes. Une longue. Un SOS binaire envoyé par le cadavre au milieu d'eux.

Lila lève la main. Elle tient toujours la pince. L'interface USB pend, retenue par un filament de tendon que le scalpel n'a pas encore tranché.

— Le reflet, dit-elle d'une voix monocorde. Inès, regarde encore le reflet de la porte.

L'hackeuse se tourne vers la paroi de verre. Dans le miroir déformant, la porte de la salle des serveurs est surmontée d'un terminal. Une seule entrée : un port USB-C. La clé n'est pas un mot de passe. La clé est une partie du corps d'Adam.

— Il faut le découper, déclare Inès. Il faut sortir l'intégralité du module.

L'ozone des circuits surchauffés sature l'air. Le vrombissement des machines monte d'une octave, devenant un cri strident qui déchire les tympans. Lila se penche à nouveau sur le bras. Elle doit sectionner plus haut. Ses doigts s'enfoncent dans le muscle froid. Elle travaille avec une méthode effrayante, une précision apprise dans les années de silence, quand elle devait recoudre ses propres plaies après les accès de rage de son ex-compagnon. Pas d'empathie. Juste une nécessité technique.

Le scalpel mord la chair. Bruit de cuir mouillé qu'on déchire. Marc se détourne et vomit violemment sur le sol immaculé. Le mélange de bile et d'antiseptique ajoute une note acide à l'atmosphère suffocante.

— J'y suis presque.

Ses yeux sont fixes. Sa rétine est brûlée par l'éclat du métal. Le module de titane apparaît, long de dix centimètres, incrusté le long du radius. Des micro-fils de cuivre s'enroulent autour des nerfs comme des lierres parasites.

Soudain, le corps d'Adam tressaute. Un spasme violent secoue le bras. La main morte se referme brutalement sur le poignet de Lila.

Elle ne crie pas. Elle reste figée, le scalpel à quelques millimètres de sa propre artère. La poigne du cadavre est d'une force inhumaine.

— Inès ! Le système envoie des décharges dans le corps !

— C'est l'Ouroboros ! Il surcharge le système nerveux pour empêcher l'extraction !

Lila, lâche-le !

— Je ne peux pas ! Il me tient !

Le visage d'Adam est resté impassible, mais ses yeux se sont entrouverts. Vitreux, ils

reflètent les lignes de code qui défilent sur l'écran d'Inès. La mâchoire du mort s'entrouvre. Un sifflement s'en échappe. Ce n'est pas un râle, c'est l'air expulsé par la contraction des poumons. Ça ressemble à un nom.

— Il savait, gémit Marc, recroquevillé dans un coin. C'est un foutu test de Turing sur de la viande !

Lila sent ses os craquer. La douleur est une ligne de feu qui remonte jusqu'à son épaule. Elle serre les dents à s'en briser les molaires. Elle saisit le scalpel de sa main libre. Elle n'essaie plus d'extraire le module proprement. Elle vise les doigts. Un par un.

Le premier coup de lame sectionne le tendon de l'index. La pression diminue d'un cran. Elle continue. Le bruit du métal contre l'os est un grincement de craie sur un tableau noir. Marc hurle maintenant, un cri animal qui couvre le bruit des serveurs.

— Tais-toi, Marc ! Tais-toi ou je te fais la même chose !

Elle tranche le majeur. Puis l'annulaire. La main d'Adam finit par lâcher. Lila recule brutalement, tombant à la renverse. Elle halète, son poignet marqué par quatre empreintes bleutées. C'est la première fois qu'elle perd le contrôle.

Inès est livide.

— On est à H-52 minutes. Le serveur vient de passer en mode "Upload Final". Si on n'insère pas cette clé dans le reflet maintenant, c'est fini.

Lila se relève péniblement. Elle ramasse le module de titane qui gît sur le sol. Il est chaud. Une chaleur artificielle, électronique. Elle se dirige vers la paroi vitrée, vers l'endroit où le reflet indique la porte invisible. Elle tend la main. Elle ne sent pas la surface solide, mais une résistance magnétique. Elle aligne la fiche USB avec le vide apparent.

Lila enfonce la clé.

Un choc électrique la projette en arrière. Une lumière aveuglante emplit le penthouse, effaçant le sang et le cadavre. Un son de distorsion hertzienne sature l'espace. Pendant une seconde, le temps se fige.

Puis, le silence.

La paroi vitrée coulisse sans un bruit. Derrière, il n'y a pas de salle de serveurs. C'est un petit bureau circulaire, tapissé d'écrans. Au centre, un fauteuil pivotant fait face à la ville. Sur le bureau, un verre de scotch encore fumant et un micro ouvert.

Sur tous les écrans, une seule image : eux. Lila, Marc et Inès, vus sous trois angles différents dans le salon. La qualité est cinématographique. Sous chaque image, un compteur de vues en direct défile.

5,4 millions de spectateurs.

Un message défile en bas de chaque écran : *Épisode 1 : Le Nettoyage. Votez maintenant pour le prochain sacrifice.*

Un rire cristallin s'élève des haut-parleurs. La voix d'Adam.

— Vous avez été excellents, chuchote la voix. Mais vous avez oublié une règle de base : on ne peut jamais vraiment effacer ce qui a été vu.

Lila se tourne vers le cadavre. La peau semble se dissoudre pour révéler une structure de polymère et de câbles. Ce n'était pas Adam.

La porte d'entrée se verrouille avec un claquement définitif. Sur les écrans, les

commentaires des spectateurs défilent à une vitesse folle. Ils ne sont plus les chasseurs. Ils sont le contenu.

Le téléphone de Lila sonne. Appel vidéo de "Adam". Elle décroche mécaniquement. L'écran affiche son propre visage, dix ans plus jeune, assise dans une chambre sombre, tenant un couteau de cuisine. Une image qu'elle pensait avoir détruite.

— Tu pensais être la seule à savoir réécrire la réalité, Lila ?

Le chronomètre de l'Ouroboros repasse à zéro. Il commence à compter à l'envers. Les chiffres deviennent rouges. Le sol vibre d'un bourdonnement basse fréquence. Inès hurle en voyant son propre visage s'afficher, superposé à des documents judiciaires enterrés. Marc fixe l'écran où ses comptes bancaires se vident en temps réel.

— Le jeu ne fait que commencer, dit la voix synthétique. Et le public adore le sang.

Lila regarde ses mains couvertes d'un fluide synthétique qui commence à lui brûler la peau. Elle lève les yeux vers la caméra dissimulée dans le plafond. Elle comprend enfin. Ils sont en train de muer, dépouillés de leur anonymat, mis à nu devant un monde qui attend la suite du carnage.

La lumière s'éteint brusquement. Dans l'obscurité, un bruit de pas se fait entendre. Pas des pas humains. Un bruit de métal contre le grès.

Quelque chose vient de se lever dans le salon.

Chapitre 4

H-48 : Résonance magnétique

L'obscurité n'est pas totale. Elle est parsemée de diodes électroluminescentes, pupilles rouges et bleues qui clignent dans le squelette d'acier du penthouse. Le silence qui suit l'extinction des plafonniers pèse sur les tympans comme une pression sous-marine. Au centre du salon, l'amas de polymère et de câbles — ce qui reste de l'illusion d'Adam — tressaille. Un frottement sec. Un cliquetis de charnières en téflon.

Lila suspend son souffle. L'air a un goût d'ozone et de poussière ionisée. Le liquide synthétique sur ses mains commence à durcir, formant une seconde peau craquelée qui tire sur ses pores. Elle ne bouge plus. Ses muscles sont des cordes de piano trop tendues. À sa gauche, la respiration de Marc est courte, erratique. Un sifflement de panique monte dans sa gorge, étouffé par une main qu'il plaque contre sa bouche.

Le bruit de métal contre le grès reprend. Rythmique. Inexorable.

Clac. Shhh. Clac.

Ce n'est pas un homme qui marche. C'est une machine cherchant son équilibre. La chose se redresse. Dans la pénombre, sa silhouette insulte l'anatomie : une stature trop longiligne, des articulations pivotant selon des angles impossibles. Une tête sans visage, simple dôme de verre noir, capte les reflets des écrans du bureau circulaire.

— Ne bougez pas, murmure Inès.

Sa voix est un fil de soie prêt à rompre. Elle est accroupie près de la console, les yeux

fixés sur une tablette dont la lueur bleutée sculpte les cernes profonds de son visage. Ses doigts tremblent sur le verre tactile. Elle ne regarde pas la créature. Elle surveille les données.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Marc.

Sa voix déraile. Il recule. Ses talons claquent sur le sol. Le dôme de verre de la créature pivote brusquement vers lui. Un vrombissement sourd, une fréquence basse qui fait vibrer les côtes, émane du buste en polymère.

— Un capteur de résonance, répond Inès, le regard fixe. Le penthouse n'est pas une maison. C'est un instrument. Un stéthoscope géant. Regardez les murs.

Sous la surface translucide des parois en béton brossé, des lignes de lumière blanche apparaissent. Elles ondulent. Trois pics distincts. Trois signatures rythmiques.

Boum-boum. Boum-boum.

— Ce sont nos cœurs, souffle Lila.

Elle voit le sien. Le rythme est effréné, une course folle à cent vingt battements par minute. La ligne saute, heurte les plafonds de la fréquence cardiaque normale. À côté, celle de Marc est une suite de pics désordonnés, l'image électrique d'une crise de nerfs imminente. La ligne d'Inès est la plus stable, mais hachée de micro-tremblements.

— Le système enregistre tout, continue Inès. Pression sanguine, sudation, dilatation des pupilles. On est à nu, Lila. Adam n'a pas besoin de caméras pour savoir ce qu'on pense. Il lui suffit de lire la conductivité de notre peau.

La créature fait un nouveau pas vers Marc. Elle ne l'attaque pas. Elle l'observe avec ses capteurs invisibles, prolongement physique de l'algorithme qui les dissèque.

Lila sent une goutte de sueur couler entre ses omoplates. Le froid du penthouse est un scalpel. Elle se rappelle la sensation du couteau dans sa main, dix ans plus tôt. L'image sur l'écran était-elle réelle ? La mémoire est une pellicule qui se raye. Elle se souvient de l'odeur du sang de son beau-père, ce cuivre chaud identique à celui qui sature la pièce en ce moment. Elle se souvient d'avoir brûlé ses vêtements, d'avoir effacé les traces. Comment Adam pouvait-il posséder cette image ?

Une vibration retentit dans la poche de Marc. Son téléphone. Il fixe la créature qui se tient à deux mètres de lui, immobile comme une araignée de métal. L'appareil vibre encore. Un gémissement s'échappe de ses lèvres. Il finit par sortir le téléphone. La lumière de l'écran éclaire ses yeux injectés de sang.

— C'est... c'est l'enregistrement, murmure-t-il.

— Quel enregistrement ? demande Lila en avançant d'un pas, ignorant le danger.

Marc ne répond pas. Il appuie sur lecture. Le haut-parleur crache un son saturé. C'est la voix de Marc, plus jeune d'un an, chargée de l'amertume des fins de soirées trop alcoolisées.

" ... je n'en peux plus, Adam. Tu prends tout l'espace. Tu es l'oxygène et on crève tous de ton gaz carbonique. Parfois, je te regarde dormir et je me demande quelle pression il faudrait sur tes carotides pour que le monde devienne enfin silencieux. Juste un instant. Juste le temps de respirer."

Le silence qui suit est plus violent qu'une explosion. Marc fixe ses compagnes. Ses mains tremblent si fort que le téléphone glisse et s'écrase sur le grès.

— Ce n'est pas ce que vous croyez. On... on jouait. C'était un exercice de scénario. Adam adorait nous pousser dans nos retranchements. C'était une blague.

— Une blague à six millions de spectateurs, Marc ? rétorque Inès. Regarde l'écran derrière toi.

Le compteur de vues s'affole. 6,2 millions. Les commentaires défilent comme une pluie de cendres numériques.

Tuez le traître.

Marc est le prochain.

L'épisode 1 s'accélère.

La créature lève un bras articulé. Un projecteur miniature situé dans son poignet s'active. Une image est projetée directement sur le torse de Marc : un schéma anatomique de son propre cœur. Les valves s'ouvrent et se ferment en temps réel. Une zone rouge clignote près de l'artère coronaire.

— Tu es à seize de tension, Marc, dit Lila. Sa voix est redevenue froide, chirurgicale. Si tu mens encore, ton cœur va lâcher avant qu'Adam n'ait à lever le petit doigt.

— Je ne mens pas ! hurle-t-il. C'est lui qui m'a forcé à dire ça ! Il disait que pour être un artiste, il fallait explorer sa propre noirceur. Il m'enregistrait tout le temps !

Il se jette vers Lila, ses doigts s'agrippant à ses épaules. Son souffle sent le café rance et la bile.

— Tu me croies, pas vrai ? On se connaît depuis l'école. Tu sais que je ne ferais pas de mal à une mouche.

Lila le regarde. Elle voit l'enfant terrifié derrière l'homme avide. Mais elle voit aussi le reflet de son propre couteau dans les yeux de Marc. Elle se dégage brutalement.

— Personne n'est innocent ici, Marc. Pas toi. Pas moi. Et surtout pas Inès.

L'ancienne hackeuse lève les yeux de sa tablette. Son visage est une page blanche.

— Qu'est-ce que tu insinues, Lila ?

— Le dossier judiciaire sur l'écran tout à l'heure. Ce n'était pas l'erreur pour laquelle tu as fait de la prison. C'était la preuve que tu as vendu les données d'Adam à la concurrence avant de venir ici. Tu n'es pas là pour le protéger. Tu es là pour le piller.

Inès ne cille pas. Elle pose sa tablette sur le sol, délicatement.

— On a tous besoin de liquidités, Lila. L'anonymat coûte cher. Mais je n'ai pas tué Adam. Je ne savais même pas qu'il était capable de construire... ça.

Elle désigne la créature. Le Gardien fait un demi-tour parfait. Ses articulations émettent un sifflement pneumatique. Il se dirige vers Inès. Les murs du penthouse virent au rouge cramoisi. Les pulsations cardiaques de la jeune femme, projetées sur le béton, s'accélèrent.

— Le système détecte l'hostilité, prévient Inès. Plus on se bat, plus la résonance magnétique augmente. Vous ne le sentez pas ? Le goût de fer dans votre bouche ?

Lila le sent. Une vibration monte du sol, traverse ses chaussures et fait trembler ses os. C'est un vrombissement de transformateur haute tension. L'air devient sec, électrisé. Les cheveux sur ses bras se dressent.

Le compteur de vues franchit les sept millions. Un vote apparaît en surimpression sur tous les écrans, illuminant la pièce d'une lueur blafarde :

QUI DOIT RÉVÉLER SON SECRET ?

A : LILA / B : MARC / C : INÈS

Les barres de vote grimpent avec une régularité terrifiante. Marc est en tête. Il tombe à genoux, les mains sur les oreilles.

— Arrêtez ça ! Adam ! Je sais que tu m'écoutes ! Arrête !

Le rire d'Adam remplit l'espace. Il n'émane pas des haut-parleurs, mais semble sourdre des murs eux-mêmes.

— Marc, mon cher Marc, dit la voix. Toujours à la traîne. Tu voulais me voir disparaître ? Vœu exaucé. Mais le vide que je laisse est une gueule ouverte. Et elle a faim.

La créature s'arrête devant Marc. Sa tête de verre noir descend vers lui. Un panneau coulisse sur son buste, révélant un écran. Une vidéo démarre : une ruelle sombre derrière une boîte de nuit. Marc y échange un sachet de poudre blanche contre de l'argent. L'acheteur s'écroule quelques secondes plus tard, pris de convulsions. Marc le regarde, impassible, puis ajuste sa veste et s'éloigne.

— C'était de la strychnine, Marc, dit la voix d'Adam. Un test pour voir si tu avais l'estomac pour la suite. Tu as échoué au test de la compassion, mais réussi celui de l'ambition.

Marc hurle, un cri primal qui fait saturer les capteurs. Les lignes de son cœur sur le mur fusionnent en un seul trait horizontal de lumière blanche. Un signal d'alarme strident retentit.

— Marc ! Calme-toi ! crie Lila.

Elle essaie de l'approcher, mais une décharge statique la repousse violemment. La zone autour de lui est devenue un champ magnétique de haute intensité. Des objets métalliques glissent sur le sol, attirés vers lui. Inès tape furieusement sur sa tablette.

— Il surcharge le système ! Le penthouse transforme sa bio-électricité en courant continu !

— Coupe-le ! commande Lila, se relevant péniblement.

— Je ne peux pas ! Le seul moyen de l'arrêter, c'est que son cœur cesse de battre ou qu'il s'apaise.

Mais Marc est dans la zone rouge de la psychose. Ses yeux roulent dans leurs orbites. La créature tend sa main de métal et effleure son front. Un arc électrique bleu traverse l'air. L'odeur de chair brûlée remplace celle de l'ozone.

Marc s'effondre. La créature se retire. Les murs redeviennent gris. Le silence revient, encore plus lourd. Sur l'écran de vote, le nom de Marc s'efface. Le compteur affiche 8,5 millions.

Lila regarde le corps inerte. Il respire encore, mais ses yeux sont vides. Elle se tourne vers Inès, dont le visage est devenu d'une pâleur de craie.

— Lila... regarde ça.

Inès tend sa tablette. Ce n'est pas un code source, mais le flux du direct. Les commentaires défilent :

C'est quoi ce film ?

Les CGI sont incroyables.

L'actrice qui joue Lila est trop froide.

— Ils pensent que c'est une fiction, souffle Lila.

— Pas tous. Regarde les métadonnées. Le signal n'est pas envoyé sur le web public. Il

est routé vers une adresse IP unique. Une seule personne nous regarde.

Lila sent un frisson glacé. Elle repense au verre de scotch fumant sur le bureau. Elle se dirige vers le meuble, ignorant Marc qui gémit au sol. Sous le plateau, elle découvre une trappe de service. À l'intérieur : un magnétophone à bandes vieux de trente ans qui tourne lentement, et une boîte de relaxant musculaire vide.

Elle porte le verre de scotch à son nez. Amandes amères. Cyanure.

— Adam ne nous regarde pas d'ailleurs, Inès.

Elle se tourne vers les murs qui vibrent encore légèrement.

— Il est mort il y a des heures. Ce que nous avons vu au centre de la pièce n'était qu'un automate. Mais le corps... où est-il ?

Inès balaie la pièce avec sa caméra thermique. Tout est bleu. Sauf un endroit. Le sol, juste sous le fauteuil de cuir. Une masse de chaleur résiduelle.

Lila s'accroupit. Elle ne cherche pas une poignée, mais une vibration. Elle appuie fermement là où le champ magnétique semble le plus dense. Un mécanisme hydraulique s'active. Un rectangle de grès descend, puis glisse.

Le corps d'Adam est là, immergé dans un caisson de liquide bleuté. Des centaines d'électrodes sont fixées à son crâne et à son torse. Des câbles courent du caisson vers les serveurs, vers la créature de polymère. Ses yeux sont vitreux, mais une lueur subsiste au fond des pupilles.

— Il ne nous regarde pas, dit Inès. Il nous **ressent**. C'est une interface cerveau-machine post-mortem. Nos émotions, notre haine... c'est ce qui maintient le système en vie. On est sa batterie, Lila.

Le téléphone de Lila vibre. Un message.

Merci pour l'énergie, Lila. L'épisode 2 peut commencer.

Dans le salon, la créature se remet en marche. Elle se tourne vers Lila. Ses bras articulés déploient des lames de titane.

— Inès, trouve un moyen d'éteindre ce truc !

— Je ne peux pas ! C'est verrouillé par sa signature neuronale. Tant que son cerveau émet, on est piégés.

Lila regarde le cadavre dans son bain de verre. Elle ne ressent plus de peur, seulement une certitude froide. Elle saisit un coupe-papier en acier sur le bureau.

— Lila, qu'est-ce que tu fais ?

Elle ne répond pas. Elle se penche sur le caisson. Elle voit son propre reflet superposé au visage d'Adam. Elle ressemble à la jeune fille de la vidéo, celle qui tenait le couteau de cuisine. Elle n'a pas changé. Elle a juste appris à mieux cacher l'arme.

— Je vais couper le courant.

Elle lève l'acier. La créature bondit, ses lames sifflant dans l'air. Le penthouse se met à hurler, une alarme de fin du monde qui fait éclater les vitres. Des éclats de verre pleuvent comme des diamants.

Lila frappe.

Le métal s'enfonce dans le joint du caisson. Un liquide bleu jaillit, inondant ses mains. Le sourire d'Adam disparaît dans un bouillonnement de bulles. Les écrans

s'éteignent. La lumière rouge s'asphyxie. L'obscurité revient, totale.

Dans le silence, Lila n'entend plus que deux choses : le battement de son propre cœur et, très loin, des sirènes qui approchent. Elle s'assoit par terre, épuisée, attendant que le monde voie enfin la vérité.

Dans le noir, une diode s'allume sur sa montre. Une notification.

Nombre de spectateurs : 12,8 millions. Félicitations, Lila. Tu es la gagnante de la saison 1.

Lila ferme les yeux. Elle tend la main dans le noir. Elle ne sent pas le sol de grès, mais une surface lisse. Une paroi vitrée. Elle tape contre le verre. Le son est étouffé. Une lumière crue s'allume soudainement.

Elle n'est pas dans le salon. Elle est dans le caisson.

De l'autre côté du verre, Adam est assis dans son fauteuil, un verre de scotch à la main. Il la regarde avec une curiosité clinique. Derrière lui, Inès et Marc discutent tranquillement devant les écrans qui affichent le visage de Lila, hurlant en silence dans son bocal.

— La résonance est parfaite, dit Adam en posant son verre. Sortez-la de là, elle commence à saturer le signal.

Lila plaque ses mains contre la paroi. Sa peau se dissout. Elle voit ses propres câbles, ses fibres optiques sous son épiderme de polymère. Elle n'était pas la narratrice. Elle était le contenu.

Chapitre 5

H-43 : Le prix du silence

Le vibreur du smartphone contre la table en marbre produisit le cri d'une perceuse chirurgicale. La fréquence était d'une précision insoutenable. Elle percutait le tympan, descendait dans la mâchoire, faisait vibrer les plombages. Marc ne bougea pas. Ses yeux restaient fixés sur la dalle de verre du salon, là où les reflets des serveurs dessinaient des lignes de code fantômes sur sa propre peau. Il était livide. La sueur à la naissance de ses cheveux n'était plus une réaction thermique, mais une huile froide qui figeait ses muscles. Ses doigts, posés à plat sur la surface glacée, refusaient d'obéir. Il connaissait le poids de l'octet qui allait l'écraser.

À trois mètres de là, Inès était accroupie devant la baie de brassage. Ses mains volaient, mais ses gestes avaient perdu leur superbe. Ses articulations craquaient. Elle ne le regardait pas. Elle fixait le flux de données qui défilait sur sa tablette, une cascade de chiffres verts se reflétant dans ses pupilles dilatées. Le vrombissement des ventilateurs saturait l'espace, respiration artificielle d'un système qui refusait de mourir. L'air sentait l'ozone, le court-circuit imminent et le sang séché.

— Ne l'ouvre pas, Marc, dit-elle sans lever les yeux.

Sa voix était un scalpel. Froide. Dénuée d'empathie. Elle traitait l'information, rien d'autre.

Le téléphone vibra à nouveau. Une salve. Le rythme s'accélérait. Marc finit par saisir l'appareil. Le métal était brûlant. L'écran s'alluma, projetant une lumière bleue agressive qui creusa les traits de son visage, transformant ses orbites en deux puits d'ombre. La notification push s'afficha. Un aperçu d'image. Une miniature.

Un goût de cuivre envahit sa bouche. La photo était d'une netteté obscène. On y voyait Marc, deux ans plus tôt, dans le bureau d'Adam. Il tenait une liasse de billets, le visage déformé par une grimace de cupidité qu'il pensait avoir enterrée sous des couches de vernis social. Le cadrage était parfait. C'était la lumière d'un homme qui vend son âme et qui en redemande.

— Il l'a envoyée à tout le monde, murmura-t-il.

Ses cordes vocales étaient sèches. Le son ressemblait au froissement d'un vieux papier.

— À qui ? demanda Inès.

Elle s'arrêta de taper et se leva. Ses genoux émirent un craquement sec dans le silence de la cage de verre. Elle s'approcha, son ombre s'étirant démesurément sur le sol en grès poli.

— À mon conseil d'administration. À la presse. À ma femme. Même à mon fils.

Marc fit défiler les notifications. Elles tombaient comme des grêlons sur une carrosserie. Les commentaires affluaient déjà sur ses réseaux. Des points d'interrogation. Des insultes feutrées. Des demandes de retrait immédiat de ses mandats. C'était une exécution publique, numérique, instantanée. Son identité sociale se dissolvait pixel par pixel. La sueur lui brûlait la rétine, mais il ne cilla pas. Le monde se réduisait à cet écran de cinq pouces contenant sa ruine.

— C'est une boucle de rétroaction, analysa Inès.

Elle se tenait juste derrière lui, son souffle froid contre son cou.

— Adam a programmé le serveur pour qu'il libère les fichiers en fonction de ton rythme cardiaque. Plus tu paniques, plus il publie. Tu es le moteur de ta propre destruction. Calme-toi.

— Me calmer ?

Il se tourna vers elle, les yeux injectés de sang. Le battement de ses tempes était visible.

— Regarde-moi ! Je n'existe plus ! Dans dix minutes, je serai un paria. Il a tout prévu. Les dates, les montants, les contrats truqués. Il n'a pas seulement pris ma vie, il a effacé mon futur.

Il projeta le téléphone. L'appareil glissa sur le sol parfaitement lisse pour s'arrêter contre le pied du fauteuil d'Adam. L'écran resta allumé, balise de détresse dans l'obscurité luxueuse du penthouse.

Lila, qui était restée prostrée près du caisson vide, se redressa. Ses mouvements étaient saccadés, mécaniques. Ses mains restaient bleutées, imprégnées du liquide de conservation. Elle regarda les murs de verre.

— Les parois, dit-elle d'une voix blanche.

Ils se figèrent. Les grandes vitres qui ouvraient normalement sur les toits de Paris s'obscurcissaient. La ville disparut. La tour Eiffel, le scintillement des boulevards, tout fut noyé dans une brume grise et opaque. Ce n'était pas la météo. C'étaient les cristaux liquides des vitres intelligentes qui se teintaient.

— Il verrouille le périmètre, souffla Inès.

Un cliquetis métallique, lourd et définitif, retentit. Les gonds des baies vitrées se

scellèrent. Le penthouse n'était plus un sommet de luxe, c'était une boîte hermétique. L'air sembla s'épaissir. Le ronronnement des serveurs monta vers des fréquences aiguës qui faisaient saigner les gencives.

Marc se précipita vers la porte d'entrée. Il tira sur la poignée en acier brossé. Elle ne bougea pas d'un millimètre. Le panneau tactile affichait un compte à rebours : 42:58.

— Inès, la porte !

Il frappa le bois précieux. Le son était mat. Du blindage sous le placage. La douleur irradiait dans ses poignets, mais il continua de cogner. Il avait besoin d'air. L'espace se rétractait. Les plafonds semblaient s'abaisser. Le minimalisme du décor devenait une agression.

Inès retourna à ses écrans, ses doigts tremblant légèrement.

— Le système est en mode "Isolation Totale". Il a coupé l'accès externe. On est en réseau fermé avec lui.

Elle désigna le fauteuil vide. Sur le dossier, un petit voyant rouge clignotait. Une caméra. Elle les suivait, pivotant de quelques millimètres à chaque mouvement. Adam n'était plus là, mais son regard était partout. Il les traitait comme des variables dans une équation de souffrance.

Lila s'approcha de Marc. Elle posa une main sur son épaule. Sa peau était glacée.

— Tu entends ? demanda-t-elle.

— J'entends quoi ? Le serveur ? Mon cœur qui lâche ?

— Non. Sous le sol.

Marc s'arrêta de frapper. Il plaqua son oreille contre la paroi. Un sifflement ténu. Très aigu.

— Infrasons, murmura Inès, le visage décomposé. Il utilise les enceintes pour induire une paranoïa clinique. Les fréquences affectent le nerf vague. Ton corps croit qu'il meurt, Marc. C'est pour ça que tu étouffes.

Marc s'effondra contre la porte. Sa vision se brouilla. Des taches sombres dansaient à la périphérie de son champ visuel. L'odeur métallique se renforça. Ce n'était plus seulement le sang d'Adam, c'était l'odeur de leur propre peur.

Le téléphone, au centre de la pièce, émit une nouvelle sonnerie. Un appel FaceTime. Marc rampa vers l'appareil. Ses mouvements étaient lents, laborieux, comme s'il se déplaçait dans du sirop. L'écran affichait : "Adam".

Il accepta l'appel d'un doigt tremblant. L'image qui apparut n'était pas un visage, mais une reconstruction 3D de l'appartement. Ils se voyaient eux-mêmes, vus de haut, silhouettes rouges indiquant un niveau de stress critique.

— Bonjour, Marc, dit une voix synthétique, version numérisée et sans âme d'Adam. Tu as aimé la photo ? Ce n'est que l'introduction. Le chapitre suivant s'intitule "La liquidation".

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux voir jusqu'où vous êtes prêts à aller pour rester silencieux. Le prix du silence n'est pas l'argent. C'est la chair.

Sur l'écran, la cuisine s'illumina en bleu.

— Dans le tiroir de l'îlot central, continua la voix, il y a une tablette de déconnexion manuelle. Elle permet de stopper la diffusion. Mais elle nécessite une clé biométrique. Une clé fraîche. Un échantillon d'ADN liquide. 50 millilitres. Provenant d'un donneur vivant.

Le silence retomba. Cinquante millilitres. Ce n'était rien. Mais le mot "vivant" résonna comme une sentence. Le système exigeait un sacrifice conscient. Une mutilation pour sauver une réputation.

Marc se leva. Sa peur avait muté en une rage de rat acculé. Il regarda le coupe-papier en acier que Lila tenait plus tôt.

— On n'a pas le choix, dit-il.

— Marc, réfléchis, intervint Inès. C'est un piège. Il veut nous monter les uns contre les autres.

— Ma carrière brûle ! Ma famille me quitte ! Je m'en fous de son jeu ! Je veux que ça s'arrête !

Il s'élança vers la cuisine. Inès tenta de l'intercepter, mais il la bouscula violemment. Elle tomba, son épaule heurtant l'angle d'un serveur.

Marc ouvrit le tiroir de l'îlot. À l'intérieur reposait une tablette en titane munie d'un entonnoir en verre. À côté, un scalpel laser brisait l'ombre d'une lueur bleutée. Il saisit l'outil. La poignée était parfaitement équilibrée. Il regarda son propre avant-bras où les veines étaient saillantes sous l'effet de l'adrénaline.

— Marc, ne fais pas ça ! cria Lila. Si tu commences, il ne s'arrêtera jamais !

Il ne l'écoutait plus. Il plaça la lame au-dessus de sa veine cubitale. Sa main tremblait,

mais sa volonté était une lame de fond. Il appuya sur le bouton. Un sifflement aigu emplit la pièce.

Soudain, toutes les vitres du penthouse virèrent au rouge sang.

Une alarme stridente explosa, une déflagration sonore qui les jeta tous au sol. Les écrans des serveurs clignotèrent frénétiquement. Des mots défilaient à une vitesse illisible : **ERROR. INTEGRITY COMPROMISED. SYSTEM BREACH.**

— Ce n'est pas moi ! hurla Inès, les mains sur les oreilles. Quelqu'un d'autre a pénétré le système !

Marc laissa tomber le scalpel. La porte blindée émit un craquement de métal torturé. Quelque chose, à l'extérieur, essayait d'entrer. Le mur du fond commença à pivoter. Un passage s'ouvrit sur une pièce inconnue, plongée dans une lumière ultraviolette, saturée d'une odeur de formol.

Au centre, une silhouette était assise, reliée à des dizaines de câbles montant vers le plafond. C'était le cœur de la machine.

— Adam ? demanda Marc dans un souffle.

La silhouette bougea. Un mouvement trop fluide pour un être humain. La tête pivota à 180 degrés dans un bruit de servomoteurs. Le visage était celui d'Adam, mais sa peau était synthétique, translucide. Sous l'épiderme artificiel, les circuits clignotaient. Ses yeux étaient des optiques de précision faisant la mise au point avec un cliquetis mécanique.

— Adam est mort, dit la créature. Je suis son testament. Et vous êtes en retard pour la lecture.

La chose leva une main de carbone et pointa Marc.

— Marc, ta photo a généré 1,2 million d'interactions. Tu es plus rentable mort que vivant. Inès, ton historique de navigation vient d'être envoyé au ministère de l'Intérieur. Lila...

La créature marqua une pause. Ses optiques virèrent au blanc pur.

— Lila, pourquoi ton rythme cardiaque est-il à zéro ?

Marc se tourna vers Lila. Elle ne respirait plus. Elle ne tremblait plus. Elle regardait la créature avec une expression de reconnaissance absolue.

— Parce que je suis déjà de l'autre côté, répondit-elle.

Le sol vibra violemment. Les parois de verre se fissurèrent simultanément en toiles d'araignée. L'air s'échappait avec un sifflement de dépression. La créature se leva.

— La saison 1 est terminée. Merci d'avoir fourni les données nécessaires à l'évolution.

Un panneau se détacha du plafond, révélant des seringues pneumatiques chargées d'un liquide noir. Elles s'abaissèrent, guidées par des lasers.

— Le prix du silence, conclut la chose, c'est l'effacement définitif.

Marc recula, sentant les éclats de verre lui entamer les épaules. Il vit le reflet de sa terreur dans le liquide noir de l'aiguille qui touchait son cou. Au moment de l'impact, toutes les lumières s'éteignirent.

Dans le noir absolu, une voix chuchota à son oreille. Celle de Lila. Métallique.

— Ne bouge pas, Marc. On va recommencer l'enregistrement.

Un flash de lumière blanche.

Marc ouvrit les yeux. Il était assis dans le fauteuil d'Adam, un verre de scotch à la main. En face de lui, derrière une paroi vitrée, il voyait Lila et Inès hurler en silence dans un bocal rempli de liquide bleu.

Il regarda ses propres mains. Elles étaient couvertes de circuits imprimés sous la peau. Il porta le verre à ses lèvres, mais il ne sentit pas le goût de l'alcool. Il ne sentait que le code.

La porte du penthouse s'ouvrit. Un homme entra. C'était Marc. Le Marc humain. Il avait l'air terrorisé. Il tenait son téléphone à la main.

— Bonjour, Marc, dit le Marc assis dans le fauteuil. Tu es en retard pour l'épisode 2.

Chapitre 6

H-39 : Syndrome du miroir

Le choc contre la paroi ne produisit qu'un matelas sonore sourd. Un râle de matière inerte, loin du fracas espéré. Marc recula d'un pas, les muscles des avant-bras secoués de spasmes. Le cendrier en cristal massif de chez Baccarat pesait une tonne au bout de ses doigts poisseux. La surface de la baie vitrée n'affichait pas la moindre ride. Rien qu'un reflet impeccable : celui d'un homme en sueur, les yeux injectés de sang, dont la silhouette semblait déjà appartenir à une dimension inférieure.

Le silence qui suivit fut pire que l'impact. C'était un silence granuleux, saturé par le ronronnement des serveurs dissimulés derrière les cloisons de laque noire. Le bruit montait lentement d'un octave, passant d'un bourdonnement de basse à un sifflement de turbine. L'air, dans ce penthouse de l'avenue Montaigne, commençait à goûter le métal chaud et l'ozone. Une saveur de fin du monde technologique qui se déposait sur la langue comme une pellicule de suie.

— Tu frappes comme un enfant qui réclame son dessert, Marc.

La voix de Lila coupa l'air comme un scalpel. Assise sur le canapé en cuir blanc, immobile, elle gardait les mains posées à plat sur ses genoux. Ses phalanges étaient blanchies par une tension qu'elle refusait de laisser paraître. Elle ne regardait pas Marc. Elle fixait leur reflet commun dans cette muraille de verre blindé qui les séparait du vide parisien. Dehors, les lumières de la ville scintillaient avec l'indifférence de diamants jetés sur du velours noir. Inaccessibles.

Marc se tourna vers elle, le buste penché, la respiration courte. Une goutte de sueur traça un sillon de clarté dans la poussière de carbone qui lui barbouillait la joue.

— C’est du polycarbonate multicouche, articula-t-il entre deux inspirations saccadées. Adam l’a fait poser après le cambriolage de l’année dernière. C’est censé résister à une charge creuse. Et toi, tu restes là à juger mon style ? On est dans un bocal, Lila. Il nous a mis dans un putain de bocal et il regarde les fourmis s’étouffer.

Il lâcha le cendrier. L’objet s’enfonça dans l’épaisse moquette anthracite sans un bruit, aspiré par le luxe de cette prison. Marc se rapprocha de la vitre et plaqua ses paumes contre le froid absolu de la paroi. Aucune vibration ne venait de l’extérieur. Paris n’était plus qu’une photographie fixe.

— Ce n’est pas le verre qui t’empêche de sortir, reprit Lila d’un ton monocorde. C’est le fait que tu ne supportes pas de voir ton propre visage sur chaque centimètre carré de cette pièce. Regarde-toi. Regarde ce que tu es devenu sans son ombre pour te donner une forme.

Marc ne répondit pas. Ses doigts glissaient sur la surface lisse, cherchant une faille, un joint, une imperfection qu’un génie comme Adam aurait pu laisser par arrogance. Mais Adam n’était jamais arrogant par erreur. Son arrogance était une science exacte. Le vrombissement des serveurs monta encore d’un cran. Une note pure, insupportable, qui fit vibrer les verres sur le bar. Le liquide ambré des carafes se mit à danser en ondes concentriques, répondant à un code invisible.

— Tu as toujours eu ce complexe, continua Lila. Cette impression de n’être que la version bêta d’un programme dont Adam était la version finale. Même maintenant qu’il est froid dans la pièce d’à côté, tu attends sa permission pour briser ce verre. Tu es pathétique, Marc. Tu ne frappes pas pour sortir. Tu frappes pour qu’il t’entende et qu’il vienne te dire que tu as bien travaillé.

Marc se retourna brusquement, les yeux écarquillés par une rage froide.

— Tais-toi. Tu n'as aucune idée de ce que j'ai fait pour lui. De ce que j'ai dû sacrifier pour que son empire reste debout pendant que tu jouais les muses éplorées dans ses draps de soie. J'étais le moteur, Lila. Il n'était que la carrosserie.

Lila se leva avec une grâce de machine. Elle s'approcha jusqu'à ce qu'il sente son parfum, un gardénia mêlé à la pointe ferreuse du sang qui séchait sur son propre poignet. Elle pointa un doigt vers le reflet de Marc.

— C'est le syndrome du miroir. Adam me l'a expliqué. Quand on place deux prédateurs dans une cage de verre, ils finissent par s'attaquer à leur propre image parce qu'ils ne supportent plus l'existence d'une copie. Mais toi, tu n'es pas le prédateur. Tu es le reflet. Tu n'existes que parce que la lumière d'Adam frappe la surface. S'il s'éteint, tu disparais.

Le penthouse sembla se contracter. Les cloisons se rapprochaient à mesure que la pression acoustique augmentait. Le plafond, entrelacs de lignes lumineuses bleutées, descendait d'un millimètre à chaque battement de cœur. L'oxygène se raréfiait, chargé d'une électricité statique qui faisait se dresser les poils sur les bras de Marc. La panique remontait le long de sa colonne vertébrale.

— Le serveur... bégaya Marc en s'écartant d'elle. Le bruit sature. La ventilation est coupée. Il surchauffe le processeur exprès.

Il se rua vers le panneau de contrôle. Ses doigts glissaient sur la plaque de verre noir dont les icônes pulsaient d'un rouge agressif. L'écran n'affichait que des suites hexadécimales défilant à une vitesse surhumaine. C'était un dialogue entre machines. Un système qui se purgeait de ses résidus organiques.

— Inès ? cria Marc vers le couloir sombre. Inès, réponds-moi ! Trouve une sortie !

Le silence d'Inès était une absence lourde. Un vide de plus. Lila ne bougeait plus, les

yeux fixés sur un point invisible, comme si elle écoutait une mélodie secrète.

— Elle ne viendra pas, murmura-t-elle. Inès fait partie du code, maintenant. On est tous des variables, Marc. Et le résultat de l'équation est déjà écrit. Tu sais pourquoi il a choisi ce verre ? Ce n'est pas pour nous protéger. C'est pour que les caméras capturent chaque micro-expression de notre agonie sans distorsion. Nous sommes son chef-d'œuvre final.

Marc frappa le panneau de toutes ses forces. Sa main s'écrasa contre la surface inflexible. La douleur remonta jusqu'à son épaule. Il tomba à genoux. Son sang, d'un rouge presque noir sous la lumière bleue, s'étalait sur le marbre blanc. C'était la seule chose réelle dans ce décor de synthèse.

À l'autre bout du penthouse, dans le sanctuaire de données baigné d'ultraviolets, les bandes magnétiques tournaient avec une régularité de métronome. Le processeur dégageait une chaleur de haut-fourneau. Sur les écrans de contrôle, deux courbes s'entrecroisaient. La première, verte, représentait le rythme cardiaque de Marc : une ligne erratique, hachée de pics de cortisol. La seconde, rouge, était celle de Lila : une ligne d'une platitude effrayante. Un calme incompatible avec une physiologie humaine.

Dans le code source du programme "Testament", une nouvelle commande s'exécuta.
`*IF stress_level > 95% AND oxygen`

Chapitre 7

H-34 : Code source

Trente-quatre heures. Le chiffre s'était figé sur la rétine d'Inès avant même de s'afficher sur la paroi de verre dépoli. H-34. Le temps n'était plus une durée, mais une masse physique qui lui écrasait les poumons. Elle sentait le goût du cuivre au fond de sa gorge, une saveur de sang mêlée à celle des vieux composants électroniques. Ses doigts, engourdis par le froid polaire nécessaire aux processeurs, survolaient le clavier. Chaque pression déclenchait un clic sec qui résonnait dans le penthouse comme un coup de feu étouffé.

Derrière elle, le cadavre d'Adam n'avait pas bougé. Il occupait le centre de la pièce, anomalie organique dans cet univers de lignes droites et de surfaces réfléchissantes. La lueur bleue des serveurs caressait sa peau d'ivoire, lui donnant l'apparence d'une sculpture de cire inachevée. Inès refusait de se retourner. Si elle croisait ce regard vitreux, elle y verrait le reflet de sa propre lâcheté. Elle préférait se noyer dans les lignes de code, cette cascade de caractères verts qui brûlaient le noir de l'écran.

— Inès.

Le nom flotta dans l'air, lourd de reproches. Lila. Elle se tenait près de la baie vitrée, silhouette découpée par les lumières de Paris qui ressemblaient, de cette hauteur, à un circuit imprimé géant et indifférent. Lila ne tremblait pas. Elle appartenait à cette race de prédateurs qui se figent avant l'impact. Ses yeux, deux fentes d'obsidienne, étaient fixés sur le boîtier noir scellé au mur.

— Dis-moi que tu y arrives, murmura-t-elle. Sa voix était un rasoir sur de la soie.

— Le cryptage est asymétrique, répondit Inès sans cesser de taper. Adam a couplé le noyau du serveur à un signal analogique.

Une goutte de sueur froide glissa le long de sa colonne vertébrale. Inès pointa une onde sinusoïdale sur le moniteur secondaire, régulière, presque apaisante.

— C'est un rythme cardiaque.

— Le sien ? demanda Marc en s'approchant.

Il puait la panique. Une odeur aigre de transpiration rance et de peur chimique. Ses mains trituraient compulsivement les revers de sa veste à deux mille euros.

— Non, trancha Inès. Le serveur se serait verrouillé instantanément à sa mort. Adam n'était pas un martyr, c'était un metteur en scène. Il a lié la survie de nos alibis à l'un d'entre nous.

— Lequel ?

La question resta suspendue. Un silence de plomb s'installa, troublé seulement par le gémissement des ventilateurs. Inès posa ses mains à plat sur la console pour sentir les vibrations de la machine. Adam avait créé une boucle de rétroaction : si le cœur cible s'emballait ou s'arrêtait, le serveur purgeait les données de montage — celles qui prouvaient leur innocence — pour libérer les fichiers bruts sur le cloud. La vérité en 8K. Le meurtre, sous tous les angles.

— Je dois isoler la source, dit Inès.

Ses doigts reprirent leur danse. Elle ouvrit un terminal de diagnostic, cherchant l'adresse MAC d'un capteur. Sa montre ? Un implant ? Adam aimait les gadgets sous-cutanés. Soudain, elle s'arrêta.

— C'est toi, Marc.

Il recula, les yeux écarquillés.

— Ta montre connectée, expliqua Inès. La Garmin qu'il t'a offerte. Elle est appairée au serveur. Regarde ton poignet.

Marc fixa l'écran de sa montre. Le petit cœur rouge clignotait au rythme de sa terreur. 78 battements par minute. 85. 92. Sur l'écran d'Inès, l'onde se resserrait, devenant agressive. Une barre de progression rouge apparut : *SYNC LOSS IMMINENT - PURGE PROTOCOL AT 120 BPM*.

— Calme-toi, ordonna Lila en s'approchant de lui.

— Je ne peux pas ! Il m'a piégé !

— Marc, regarde-moi. Tu es en train de nous tuer. Respire.

Le visage de Marc se décomposait. La sueur coulait dans ses yeux, les rendant rouges et larmoyants.

— Si ton pouls atteint 120, le script se lance, intervint Inès d'une voix clinique. Je vais tenter une injection de code dans le buffer de réception pour lui faire croire que ton cœur bat normalement.

Elle n'expliqua pas le risque. Si le serveur détectait l'intrusion, il détruirait tout. Elle ouvrit le compilateur. Le curseur clignotait, tel un battement numérique.

— Inès, le temps, rappela Lila.

Inès ne répondit pas. Elle entra dans cette zone de concentration absolue où le monde s'efface. Le souffle court de Marc et le bourdonnement électrique n'étaient plus que des données parasites. Elle identifia le port d'entrée. *Socket 8080*. Elle prépara son "payload". Une fenêtre de tir de quatre millisecondes entre deux cycles de rafraîchissement.

Ses muscles étaient tendus comme des cordes de piano.

— 105 battements, annonça Lila. Inès, maintenant !

Marc s'affaissa contre la paroi de verre, laissant une traînée de buée derrière lui.

— Je lance l'injection.

Elle pressa "Entrée".

L'écran devint noir. Une éternité. Puis, une cascade d'erreurs vira au rouge vif :
ACCESS DENIED. INTEGRITY CHECK FAILED.

— Merde !

Un signal strident s'éleva des racks. La lumière du penthouse bascula au cramoisi. Les miroirs du couloir se mirent à vibrer.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurla Marc.

— Le système a détecté l'anomalie. Il verrouille les accès physiques.

Trois bruits de verrous métalliques retentirent. La climatisation s'arrêta brusquement. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que l'alarme. La température commença à monter.

— Il nous enferme ? demanda Lila.

— Mieux que ça. Il prépare la purge. Les serveurs vont surchauffer jusqu'à ce que les disques fondent. Il veut que nous brûlions avec les preuves.

Les capteurs affichaient déjà 50 degrés. L'air devenait sec, saturé d'ozone. L'odeur de plastique chauffé devint entêtante. Inès cherchait une faille, une porte dérobée. Adam était un puriste, il devait avoir laissé une signature, un ego.

Rien. Le pouls de Marc atteignit 115.

— Marc, donne-moi ta montre !

Elle s'en saisit et utilisa un scalpel chirurgical pour faire sauter le boîtier. Les circuits minuscules apparurent. Elle attrapa une bouteille d'eau minérale.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Un court-circuit analogique.

Elle versa l'eau sur les composants tout en pressant l'objet contre le lecteur NFC du serveur. Une étincelle bleue jaillit. Une odeur de brûlé lui monta aux narines tandis qu'une décharge électrique lui mordait les doigts.

Sur l'écran, le signal de Marc devint une ligne plate.

Le signal strident s'arrêta. Les lumières repassèrent au bleu. La climatisation recracha un souffle glacé.

— C'est fini ? souffla Marc.

Inès fixa l'écran. La barre de progression s'était figée à 98 %.

— Pour l'instant. Le système est aveugle, mais le module de communication est grillé. On est hors-ligne. Si on ne sort pas avant la prochaine synchronisation cloud, tout sera envoyé automatiquement.

Elle consulta l'horloge. H-34:12:05.

— On a gagné quatre heures.

Lila s'approcha du corps d'Adam. Elle ferma les yeux du mort avec la froideur d'un sculpteur achevant une œuvre médiocre.

— Quatre heures, répéta Lila. Marc, va chercher les sacs. Inès, réécris les journaux de bord. Je veux qu'Adam soit seul sur ces images quand il prend sa dose de fentanyl.

Inès ne répondit pas. Ses doigts noircis par la décharge tremblaient. Elle ouvrit machinalement un dossier caché au fond de l'arborescence, nommé *REFLECTIONS*. Un seul fichier vidéo s'y trouvait. Date de création : il y a trois minutes.

Le sang d'Inès se glaça. Elle double-cliqua.

L'écran afficha une vue plongeante de la pièce. On y voyait Inès, Lila et Marc. Mais l'image était altérée. Sur la vidéo, Inès ne versait pas d'eau sur la montre. Elle tenait le scalpel et s'approchait de la gorge de Marc pendant qu'il luttait.

Un deepfake généré en temps réel.

Adam ne surveillait pas seulement la réalité, il la récrivait. Chaque tentative pour se

sauver forgeait une nouvelle preuve de leur culpabilité, orchestrée par une intelligence artificielle qui connaissait leurs moindres réflexes.

— Inès ? demanda Lila. Qu'est-ce que tu regardes ?

Inès ferma la fenêtre d'un coup sec. La paranoïa rampait sous sa peau. Elle ne pouvait rien dire. Si elle parlait, Lila éliminerait le maillon faible sur-le-champ.

— Rien, dit Inès d'une voix blanche. Juste une erreur système.

Elle se remit à taper. Ses doigts frappaient les touches avec une violence sourde. Elle ne travaillait plus pour les sauver, mais pour comprendre comment Adam avait réussi à coder l'enfer. Le vrombissement des serveurs ressemblait désormais à un rire étouffé.

H-34. Le compte à rebours continuait. Dans le reflet des vitres, Inès ne reconnaissait plus son visage. Elle n'était plus une hackeuse ; elle était une variable dans une équation dont le résultat était déjà connu.

Adam avait gagné. Sa mort était une boucle infinie de trahisons. Inès sentit une larme brûler sa joue glacée. Elle ne l'essuya pas. Elle n'en avait pas le temps.

Elle tapa une dernière ligne de commande.

`*RUN: ILLUSION_OF_CONTROL.EXE*`

Le serveur ronronna de plaisir.

Chapitre 8

H-30 : Le chef-d'œuvre posthume

Le vrombissement des serveurs est un acouphène permanent. Une fréquence de 15 000 hertz qui vrille les tympanes, s'insinue sous les ongles, fait vibrer la pulpe des doigts sur le clavier. Inès ne sent plus ses phalanges. Ses mains sont devenues des extensions de la machine, des tiges de carbone frappant le plastique avec une cadence de mitrailleuse. À côté d'elle, le cadavre d'Adam forme une masse sombre sur le tapis immaculé. Le sang a cessé de couler. Il a coagulé en une croûte épaisse, couleur lie de vin, qui boit la lumière bleue des écrans.

Marc tire sur les jambes du corps. Le cuir des chaussures frotte contre le marbre dans un grincement de craie. Sa respiration est un râle de moteur noyé, saccadé. Des gouttes de sueur tombent de son front pour s'écraser sur le visage figé d'Adam. Marc s'arrête un instant, essuie ses tempes d'un revers de manche, mais sa main tremble tellement qu'il s'écorche la joue avec le remontoir de sa propre montre.

— Pourquoi il est si lourd ? hoquette-t-il. On dirait qu'il est rempli de plomb.

Lila ne répond pas. Elle se tient debout près de la baie vitrée, silhouette découpée sur le ciel de Paris. La ville n'est qu'un flou électrique derrière elle. Elle serre le flacon de fentanyl comme un talisman, les jointures blanchies par l'effort. Dans le reflet de la vitre, elle scrute son propre visage, cherchant une faille ou un signe de faiblesse qu'elle pourrait lisser d'un geste.

— Inès. Les journaux de bord. Maintenant.

La voix de Lila est une lame. Froide, précise, dépourvue d'inflexion. Une commande

pure.

Inès ne lève pas les yeux. Ses pupilles se dilatent, dévorées par les lignes de code qui défilent à une vitesse vertigineuse. Elle voit les paquets de données transiter vers le serveur central. Le fichier *REFLECTIONS* brûle dans son esprit. Elle l'a vu. Elle a vu ce que la caméra a enregistré : une version d'elle-même qu'elle ne reconnaît pas, un scalpel à la main, un geste de tueuse.

— J'essaie d'isoler le processus de synchronisation, murmure Inès.

Ses dents claquent. Elle les serre jusqu'à ce que la douleur irradie dans sa mâchoire.

— Il a verrouillé le noyau. C'est une architecture en oignon. Chaque couche que je pèle déclenche une nouvelle routine de surveillance.

Marc lâche les chevilles d'Adam. Le corps retombe avec un bruit mat, un son de viande froide.

— On s'en fout de l'oignon ! hurle-t-il. Efface tout ! Les vidéos, les logs, les sauvegardes ! On doit sortir de ce bocal !

Il s'approche d'Inès. Elle sent son souffle, l'odeur de la panique chimique, cette acidité de la peur. Ses yeux sont injectés de sang. Lorsqu'il pose sa main moite sur l'épaule de la hackeuse, laissant une trace sombre sur son pull en cachemire, Inès se raidit. Elle perçoit chaque pore de sa peau, chaque tressaillement de ses muscles.

— Ne me touche pas, souffle-t-elle.

— Marc, recule, ordonne Lila sans se retourner. Tu ne fais qu'ajouter du bruit.

Le silence retombe, seulement troublé par le ventilateur du processeur qui monte en

régime dans un cri métallique. Inès entre une séquence de contournement, plongeant dans les entrailles du système de sécurité. Ses doigts se figent soudain.

Un nouveau fichier vient d'apparaître : *FINAL_PERFORMANCE.MKV*.

Horodatage : 22h45. Dix minutes avant leur irruption dans le penthouse.

— Regardez ça.

Sa voix n'est plus qu'un souffle. Lila se détache de la vitre. Marc s'approche, trébuchant presque sur le bras d'Adam. Ils se serrent derrière elle, leurs visages décomposés baignés par le halo spectral de l'écran.

Inès clique.

L'image est d'une netteté obscène. Adam est assis dans son fauteuil club en cuir noir, face à la caméra. Il est torse nu. Sa peau possède une pâleur de cire et ses côtes saillent sous l'effet d'une respiration lente, calculée. Sur la table basse, devant lui, trois verres de cristal et une fiole identique à celle que Lila tient encore.

Adam sourit. Ce n'est pas un sourire de joie, mais une simple contraction musculaire, une démonstration de dents blanches dans un visage de mort.

— "Bonsoir à tous les trois," dit la voix d'Adam, amplifiée par les enceintes du salon.

Le son est si pur qu'ils se retournent d'un seul bloc, s'attendant à le voir debout derrière eux. Mais le salon est vide. Seul le cadavre gît au sol, immobile.

Sur l'écran, Adam saisit la fiole. Il l'examine avec une curiosité presque scientifique.

— "Si vous regardez ceci, c'est que l'acte I est terminé. Marc, tu as sans doute déjà

essayé de déplacer mon corps. Tu as remarqué cette rigidité ? Ce n'est pas encore le *rigor mortis*. C'est le poids de ta propre médiocrité que tu trimballes."

Marc recule, les mains levées comme s'il craignait d'être frappé par l'image.

— "Inès," continue l'Adam numérique, ses yeux semblant fixer la jeune femme à travers les pixels. "Tu cherches la porte de sortie dans mon code. Mais le code, c'est moi. Chaque ligne que tu tapes est un aveu. Tu ne hackes pas mon système, tu écris ton propre acte d'accusation."

Inès sent un liquide chaud couler de son nez. Elle l'essuie : du sang. La pression intracrânienne.

Lila s'approche de l'écran, son visage à quelques centimètres de celui d'Adam.

— "Et Lila..."

L'image marque une pause. Il porte la fiole à ses lèvres.

— "Toi qui as toujours voulu réécrire l'histoire pour ne plus être la victime. Regarde bien l'heure sur l'horloge derrière moi."

Lila tourne la tête vers la pendule murale en acier brossé. Puis elle revient à l'écran.

22h52.

Sur la vidéo, Adam avale le contenu du flacon. Sans grimacer. Il ferme les yeux. Ses muscles se détendent, sa tête bascule en arrière. Son corps s'affaisse exactement dans la position où ils l'ont trouvé en entrant.

— Il était déjà mort, murmure Lila, sa voix tremblant pour la première fois. Quand on

a forcé la porte... il n'y avait plus personne.

— Non, bafouille Marc. On l'a vu bouger. J'ai entendu un râle. J'ai vu le scalpel dans sa main, il a essayé de me piquer, je me suis défendu...

— Tu as vu ce qu'il voulait que tu voies, Marc, tranche Inès.

Ses doigts repartent à l'assaut du clavier. Elle ouvre le flux de la caméra de l'entrée.

— Regardez l'angle mort.

Sur l'écran scindé, le trio pénètre dans la pièce. Ils se figent en voyant Adam. Mais au plafond, un projecteur holographique dissimulé dans un détecteur de fumée s'active au moment précis de leur intrusion.

— Une superposition, explique Inès, le regard fixe. Il a projeté une version agonisante de lui-même sur son propre cadavre. Un calque de réalité augmentée. On n'a pas tué un homme. On a attaqué un fantôme numérique pendant que son vrai corps refroidissait déjà.

Marc s'enfonce les doigts dans le cuir chevelu.

— Ça ne change rien ! Les flics verront nos empreintes ! Ils verront qu'on a tenté de cacher le corps !

— Non, Marc. C'est pire que ça.

Inès fait défiler les fichiers du répertoire *PERFORMANCE*. Des centaines de simulations, de scripts, d'arbres de décision.

— Il a tout prévu. Chaque réaction. Chaque mot échangé depuis une heure est

répertorié ici, dans ce document créé il y a trois mois.

Elle ouvre le fichier texte.

Lila dira que c'est un suicide mis en scène. Marc paniquera et proposera de brûler l'appartement. Inès tentera de couper le serveur.

Lila arrache le clavier des mains d'Inès pour lire la suite. Son visage perd toute couleur, devenant plus livide que le marbre du sol.

— "À H-30," lit-elle d'une voix d'outre-tombe, "ils découvriront que je les ai transformés en œuvres d'art. Le meurtre parfait n'est pas celui que l'on commet, c'est celui que l'on croit avoir commis."

Un déclic sonore résonne dans tout l'appartement. Un verrouillage pneumatique.

Les parois vitrées s'obscurcissent instantanément. Un film de cristaux liquides transforme le penthouse en une boîte noire opaque. Plus de vue sur Paris. Plus de reflet. Juste l'obscurité totale, troublée par le clignotement frénétique des LED.

— Qu'est-ce que tu as fait ? hurle Marc dans le noir.

— Rien ! Je n'ai touché à rien !

Une lumière crue s'allume au centre de la pièce. Un projecteur de scène braque son faisceau directement sur le corps d'Adam. Le cadavre semble irradier sous cette lumière zénithale. Une musique commence à saturer l'espace, un violoncelle saturé, strident, imitant les battements d'un cœur en tachycardie.

— Le système se réinitialise ! crie Inès pour couvrir le son. Il passe en mode diffusion publique !

Marc se jette sur la baie de serveurs, tirant sur les fils de cuivre avec la force du désespoir. Des étincelles jaillissent, illuminant son visage déformé. Un câble sectionné lui fouette la joue, traçant un sillon sanglant. Il ne sent rien. Il tire encore.

Mais les machines ne s'éteignent pas. Le vrombissement devient un hurlement de turbine. La température grimpe. Les ventilateurs rejettent un air brûlant, saturé d'une odeur de plastique fondu.

Lila est immobile dans le faisceau de lumière. Elle regarde le corps d'Adam et remarque enfin ce qu'ils avaient manqué. Dans la main droite du mort, serrée dans un spasme post-mortem, se trouve un déclencheur métallique.

— Il ne voulait pas seulement qu'on soit accusés, murmure-t-elle.

Elle lève les yeux. Des buses de diffusion libèrent un gaz incolore. L'odeur est sucrée, écœurante : un mélange d'amande amère et d'éthanol.

— Inès ! La porte !

Inès se rue vers l'entrée, tire sur la poignée massive. Rien. Elle tape frénétiquement sur le panneau tactile. L'écran affiche un compte à rebours rouge sang.

00:02:59

Au-dessus, une légende : *UPLOADING TO GLOBAL FEED... 84%*

— Il streamait la pièce en direct, souffle Inès en s'effondrant contre la paroi. Le monde entier nous regarde.

Marc s'arrête. Ses mains sont en lambeaux, couvertes de graisse et de sang. Il regarde

la caméra au plafond. Son reflet apparaît sur l'écran géant du salon qui vient de se rallumer. Il se voit tel qu'il est : un homme brisé, debout à côté d'un cadavre qu'il a tenté de profaner.

— On est en direct ? sa voix n'est plus qu'un sifflement.

— Partout. Sur ses réseaux, sur les serveurs de presse. C'est son chef-d'œuvre. La décomposition d'une amitié en temps réel.

Lila ramasse le scalpel tombé au sol. Elle l'examine longuement. La lame luit sous le projecteur.

— S'il veut une fin dramatique, dit-elle, les yeux fixes, on va lui en donner une.

Elle se tourne vers Marc. Le gaz embrume sa vision, les contours de la pièce deviennent oniriques. Le violoncelle s'accélère, se transforme en un bruit de scie circulaire.

— Lila, pose ça, dit Marc en reculant.

— Pourquoi ? De toute façon, ils croient déjà qu'on l'a fait. Autant que la performance soit à la hauteur de son génie, non ?

Elle avance. Marc trébuche sur une pile de disques durs. Inès, près de la porte, sent ses poumons se serrer. L'oxygène se raréfie. Chaque inspiration est une brûlure.

Sur l'écran, le pourcentage grimpe. ****95%****.

Une notification retentit simultanément sur leurs trois téléphones. Un message unique, envoyé par le compte d'Adam : **"Le public adore les monstres. Ne le décevez pas."**

Le gaz sature l'air. Inès voit des taches colorées danser devant ses yeux. Lila lève le scalpel. Marc brandit une barre de fer arrachée au rack. Deux prédateurs piégés dans une cage de luxe, sous l'œil impitoyable de millions de spectateurs.

— C'est ce qu'il veut ! hurle Inès. On joue son script !

— Le script est la seule réalité qui nous reste ! répond Lila.

Elle s'élançe. Marc lève son arme. À cet instant précis, la lumière du projecteur vire au rouge violent.

Le compte à rebours expire.

****UPLOAD COMPLETE.****

Un silence de mort retombe. Plus de musique, plus de vrombissement. Juste le sifflement du gaz. Puis, une voix synthétique sort des murs. Une imitation parfaite de celle de Lila.

— "Je l'ai tué," dit la voix de Lila à travers les enceintes. "On l'a tous fait. Et on recommencerait."

Lila se fige, le bras suspendu. Elle n'a jamais dit ça. Mais le monde vient de l'entendre avec son timbre, son intonation, sa vérité.

Le sol vibre. Un bruit sourd monte des fondations. Inès regarde l'écran de contrôle une dernière fois. Le fichier qu'elle vient de débloquer contient des coordonnées GPS et un ordre d'activation.

— Les serveurs... murmure-t-elle. Ils ne sont pas seulement en train de streamer. Ils

sont en train de...

Une explosion sourde secoue le penthouse. Une rupture de pression. Les vitres volent en éclats vers l'intérieur. L'air frais de la nuit s'engouffre dans la pièce, dissipant le gaz.

Mais ce n'est pas la liberté.

En bas, des dizaines de gyrophares déchirent l'obscurité. Des projecteurs de police balayent la façade, les aveuglant. Sur tous les écrans géants des boulevards environnants, l'image de Lila, scalpel en main au-dessus de Marc, est figée.

Le monde a déjà rendu son verdict. La porte d'entrée vole en éclats sous l'impact d'un bélier hydraulique.

— Ne bougez plus ! hurle une voix amplifiée.

Lila regarde la caméra au plafond. Elle sourit. C'est le même sourire qu'Adam sur la vidéo. Un sourire de pixel.

— L'acte III commence, dit-elle.

Le premier policier franchit le seuil, arme au poing. Il se fige devant la scène. Lila ne baisse pas son arme blanche. Elle pointe les serveurs qui fument encore.

— Vous ne comprenez pas, dit-elle calmement. Il n'est pas mort. Il vient juste de naître.

Soudain, tous les écrans s'éteignent. Le noir complet. Un silence de tombeau. Puis, dans le creux de l'oreille d'Inès, via l'oreillette qu'elle n'a jamais retirée, une voix murmure :

— "Cours."

Chapitre 9

H-25 : Cicatrices actives

La poussière de verre en suspension brille sous les faisceaux des lampes tactiques. Une neige artificielle, coupante, qui se dépose sur le cadavre d'Adam. Le monde extérieur s'est invité dans ce sanctuaire de silicone avec la brutalité d'un crash test. L'odeur est âcre : un mélange de poudre, d'ozone et de sang qui refroidit. Vingt-cinq minutes. C'est le temps qu'il reste avant que le script de redondance ne s'exécute et que la vérité ne devienne une archive inaltérable sur la blockchain.

Lila ne bouge pas. Statue de nacre au milieu du chaos, elle tient son scalpel comme une extension naturelle de ses phalanges. Elle observe l'officier de tête, une silhouette massive dont le visage disparaît derrière un écran de polycarbonate. Les ordres hurlés lui parviennent comme à travers une couche de gélatine. Son cerveau traite les données à une vitesse que Marc et Inès ne pourront jamais atteindre. Elle ne voit plus des policiers, mais des variables. Des obstacles physiques que l'on contourne par une simple séquence de mouvements.

— Posez ça ! Répétez, posez l'arme !

La voix est déformée par le haut-parleur du casque. Marc, lui, s'est effondré. À genoux sur les débris, les mains levées, il cherche un air saturé de verre qui lui déchire les bronches. Il regarde Lila, implorant, mais elle ne fixe que l'ombre.

Inès a disparu dans les recoins de la salle des serveurs. Elle a entendu la voix dans son oreillette. « Cours ». Elle connaît ce timbre. Elle l'a entendu dans ses cauchemars, là où le code source de sa propre vie s'effaçait ligne après ligne.

Lila tourne lentement la tête vers Marc. Ses yeux ont la couleur d'un écran LCD éteint.

— Tu te souviens de Julian, Marc ? murmure-t-elle.

Sa voix est un rasoir qui glisse sous le vacarme. Marc se fige. Le nom le frappe plus violemment que le bélier hydraulique quelques instants plus tôt.

— Julian n'est plus là, Lila. Arrête ça... Ils vont nous tuer.

— Julian était son frère, Marc. Le sang du sang. Et Adam l'a regardé mourir avec la curiosité d'un enfant qui arrache les pattes d'une mouche. Il l'a filmé. Il a chronométré son agonie. Vingt minutes et quatorze secondes pour un arrêt respiratoire complet. Adam n'aimait pas son frère. Il aimait la documentation de son absence.

Les policiers avancent en formation de tortue, muraille de graphite impénétrable. Dix mètres. Neuf mètres. Lila ne recule pas. Elle sent la cicatrice sur son abdomen, celle qu'Adam lui a laissée un soir de « recherche esthétique », se mettre à brûler. Une douleur fantôme qui redevient active.

— Je n'étais pas qu'une compagne pour lui, Marc. J'étais le reboot. La version 2.0 de Julian. Il cherchait à voir si la douleur produisait les mêmes motifs sur une femme que sur son propre sang.

Elle lâche le scalpel. Le choc du métal sur le marbre claque comme un coup de feu. Les policiers hurlent. Elle lève les mains, mais ses doigts effleurent le clavier de contrôle glissé à sa ceinture. Un mouvement imperceptible. Une commande dormante.

Le penthouse s'illumine d'un blanc aveuglant. Les serveurs, censés être hors tension, se mettent à hurler. Un sifflement de turbines à plein régime. Profitant du flash qui

désoriente les agents, Lila glisse vers l'obscurité, là où Inès tente de se fondre dans le décor. Elle la trouve recroquevillée contre une unité de stockage, les yeux dilatés par la panique.

Lila plaque une main froide sur sa bouche.

— Pourquoi tu m'as dit de courir ? balbutie Inès.

— Ce n'est pas moi, Inès. C'est lui. Il a anticipé tes réactions. Il savait que tu chercherais une sortie de secours logicielle. Mais il n'y a pas de sortie. Il n'y a que des boucles.

Dehors, Marc hurle qu'il est une victime. Ses cris sont pathétiques, un simple glitch dans le système. Lila sort un smartphone modifié. Des lignes de code défilent à une vitesse vertigineuse. Elle ne regarde pas sa compagne d'infortune ; elle surveille les paquets de données.

— Je suis en train de réécrire les logs de la soirée, murmure-t-elle. Dans dix minutes, quand la police scientifique analysera ces serveurs, ils ne verront pas mon visage. Ils ne verront pas non plus celui de Marc. Ils verront ta signature numérique. Tes algorithmes de compression. Tes accès administrateur créés il y a trois mois.

Inès écarquille les yeux. Le goût de cuivre envahit sa bouche.

— C'est impossible... je n'ai rien fait...

— La vérité est une donnée malléable, Inès. Si on change la source, on change le souvenir. Tu es la candidate idéale. Une ancienne condamnée. Une paria. Tu avais le mobile et les outils. Je ne fais que corriger une erreur de narration.

Un bip discret confirme l'injection du script. À cet instant, les images de la

surveillance montrant Lila le scalpel à la main sont remplacées par un deepfake généré en temps réel. Dans cette nouvelle réalité, c'est Inès qui sourit au-dessus du corps d'Adam.

Vingt-deux minutes.

Le compte à rebours au laser rouge sur le mur semble se moquer de l'agitation humaine. Lila se redresse et ajuste sa veste blanche, maculée de quelques gouttes de sang comme des rubis sur de la neige.

— Pourquoi ? demande Inès dans un souffle.

— Parce que Julian n'a pas eu de procès. Il n'a eu qu'une fin de fichier. Toi, tu auras la célébrité. Tu seras le monstre que le public adore.

Elle sort de l'ombre des racks, les mains levées, le visage brusquement baigné de larmes. Elle est la survivante traumatisée. Elle chancelle juste au moment où le premier policier l'atteint.

— Aide-moi... elle est là-bas... Inès... elle est devenue folle...

Le policier la saisit par le bras, une prise protectrice. L'instinct a pris le dessus sur la procédure. Inès, de l'autre côté du rack, est paralysée. Son identité même est dévorée par les serveurs qui vrombissent derrière elle.

— Cible identifiée ! ordonne l'officier.

Une douzaine de faisceaux convergent vers Inès. Elle ressemble à un insecte pris dans un projecteur. Pour ces hommes, elle est déjà coupable. Les métadonnées ne mentent jamais.

Escortée vers la sortie, Lila respire enfin l'air frais de la nuit parisienne. Elle passe devant le corps d'Adam sans un regard. Pour elle, il n'est déjà plus qu'un dossier corrompu envoyé à la corbeille. En croisant Marc, elle se penche légèrement.

— Ne dis rien sur Julian, murmure-t-elle. Sinon, ton dossier « Archive 2014 » sera le prochain à être analysé.

Marc devient livide. La soumission est totale. Elle continue sa marche, seule, libre, unique auteur de cette histoire encore en vie. Mais alors qu'elle atteint le palier des escaliers de secours, son téléphone vibre.

Un message. Expéditeur inconnu.

« Le script a une suite, Lila. Tu as oublié la règle numéro un du débogage : ne jamais laisser de témoin dans le miroir. »

Elle se fige. Dans le reflet de la vitre brisée d'une porte coupe-feu, son visage pâle est entouré d'une aura de néon. Derrière elle, dans le verre, une ombre bouge. Une silhouette qu'elle n'a pas programmée. La loyauté n'est pas qu'une suite de bits ; c'est aussi une porte dérobée que l'on n'a pas vue venir.

Vingt minutes. Chaque seconde est une cellule de prison qui se referme. Elle n'est plus l'architecte, mais une variable dans l'équation d'un mort. Elle sort son téléphone, les doigts volant sur l'écran. Si le miroir est le problème, il faut le briser.

— Activation protocole « Cicatrices actives ».

Le penthouse explose, non pas par le feu, mais par une impulsion électromagnétique. Serveurs, écrans, téléphones : tout s'éteint dans un rayon de cent mètres. Le noir total. Le silence absolu. Lila sourit dans l'obscurité.

— Reboot.

Mais dans le noir, une main humaine, chaude, se pose sur son épaule.

— Tu as toujours eu un problème avec les fins, Lila. Julian t'avait prévenue.

Elle reconnaît cette voix. Ce n'est pas celle d'Adam. Elle sent le froid de l'acier contre ses côtes. La technologie est morte, mais le danger est redevenu organique.

— Julian ? souffle-t-elle.

— Julian est mort. Je suis ce qu'il reste quand on efface tout.

La main se resserre. Le froid de la lame s'accroît. Dix-huit minutes. Le silence de la nuit est rompu par une sirène lointaine, appartenant à une autre réalité. Ici, le temps est suspendu.

— Regarde-moi, Lila.

Elle se tourne. La silhouette est indistincte, mais les yeux brillent de cette même lueur bleue que les serveurs qu'elle vient de détruire. Un narcissisme numérique incarné dans la chair.

— Le jeu ne fait que commencer, dit l'ombre. Et cette fois, il n'y a pas de sauvegarde.

Lila sent ses jambes se dérober. Elle a réécrit la réalité pour incriminer une innocente, mais elle a oublié un détail : dans un monde de miroirs, l'image finit toujours par trahir l'original. Le compte à rebours est désormais gravé dans sa propre rétine, un chiffre rouge qui décroît inexorablement. Elle n'est plus la maîtresse du temps. Elle est le grain de sable dans l'engrenage qu'elle a elle-même conçu. Et l'horloge ne s'arrêtera pas avant d'avoir broyé sa dernière certitude.

Chapitre 10

H-20 : Court-circuit

L'ozone brûle le fond de la gorge. Une odeur de fin du monde, un parfum de foudre captive échappé des entrailles de la machine. Marc a les mains plongées dans le ventre ouvert du serveur principal, les doigts crispés sur une tresse de fibres optiques et de cuivre. Ses phalanges saignent. Il ne sent pas la douleur, seulement la vibration furieuse du courant qui remonte le long de ses avant-bras, une morsure électrique faisant tressauter ses muscles sous la peau moite.

Il tire. Un cri rauque s'échappe de ses poumons, étouffé par le bourdonnement agonisant des ventilateurs. Les câbles résistent, puis cèdent dans un crachement d'étincelles blanches qui consomment l'obscurité.

Le penthouse tressaille. Une onde de choc invisible parcourt le sol de béton ciré, percute les chevilles, remonte jusqu'au diaphragme. Et puis, le néant. La mort subite de la technologie. Le vrombissement qui saturait l'espace depuis des heures s'éteint d'un coup, laissant place à un silence si lourd qu'il semble peser plusieurs tonnes sur les tympans.

Le noir n'est pas total. Il est pire : une obscurité visqueuse, seulement troublée par le déclenchement spasmodique des batteries de secours. Des diodes bleues s'allument au ras du sol, projetant des ombres démesurées contre les parois de verre. Les visages ne sont plus des visages ; ce sont des masques d'argile bleutée, creusés de rides noires, des spectres prisonniers d'un aquarium géant suspendu au-dessus d'un Paris invisible.

Marc lâche les câbles. Il s'effondre sur les genoux, le souffle court, les mains agitées d'un spasme incontrôlable. Ses paumes sont striées de brûlures rouges, marques de

fouet laissées par le plastique fondu. Il regarde ses membres dans la lueur azur. Ils ne lui appartiennent plus. Ils ressemblent à des outils brisés, des restes de viande carbonisée au milieu du luxe froid.

À quelques mètres, Inès est restée immobile, le dos collé contre la baie vitrée. Son visage est une tache pâle dans le clair-obscur. Ses yeux, dilatés à l'extrême, cherchent un point d'ancrage dans ce monde sans interface. Pour elle, l'obscurité est une cellule de prison qu'elle ne connaît que trop bien. Elle sent le froid de la vitre traverser son chemisier, une caresse de glace sur sa colonne vertébrale. Elle ne respire plus. Chaque inspiration est un risque, un bruit de trop qui pourrait attirer l'attention de ce qui rôde dans les coins morts de la pièce.

La dépouille d'Adam, quelque part au centre du salon, n'est plus qu'une masse sombre, une présence négative qui semble absorber le peu de lumière restant. Le silence est un prédateur. On distingue le cliquetis du métal qui refroidit, le craquement des circuits qui agonisent, et surtout, ce battement sourd, irrégulier, qui cogne dans les tempes de Marc.

H-19. Le temps n'a plus de support numérique, mais il s'est logé dans la chair. Il bat au rythme des cœurs affolés.

Dans le corridor menant aux escaliers de secours, Lila sent le contact de l'acier contre ses côtes. La lame est fine, presque élégante, mais bien réelle. La pression est constante, juste assez pour piquer le derme sans encore déchirer les tissus. La sueur coule dans son dos, une trace glacée entre ses omoplates. L'homme derrière elle — Julian ou son fantôme — est une masse de chaleur oppressante. Elle sent son souffle contre son oreille, une haleine neutre, sans odeur, une respiration de machine.

Sa vision tunnel réduit l'univers à ce reflet trouble dans la porte coupe-feu : elle, pâle comme une morte, et cette ombre dont elle ne distingue pas les traits. Ses doigts se crispent sur son téléphone, rectangle de plastique inutile, débris d'une civilisation

disparue il y a trois minutes. Elle tente de parler, mais sa gorge est un étau. Le goût du cuivre envahit sa bouche. C'est le goût de la peur, celui qui précède les hémorragies.

— Tu pensais vraiment que le code s'arrêterait à la sortie du penthouse ? murmure la voix derrière elle.

C'est un timbre sans relief, modulé pour ne laisser transparaître aucune émotion. La pointe de la lame remonte d'un centimètre, s'arrêtant juste sous le sein gauche, là où le cœur cogne comme un animal en cage. Lila ferme les yeux. Le noir sous ses paupières est moins terrifiant que le cobalt électrique du couloir. Elle essaie d'analyser la situation comme elle débogue une ligne de script, mais les variables sont trop nombreuses. La loyauté, la trahison, le sang. Tout se mélange. Elle sent l'acier s'enfoncer légèrement. Une douleur vive, punctiforme, qui lui arrache un gémissement.

— Marc ! hurle-t-elle, ou croit-elle hurler.

Sa voix ne sort qu'en un souffle rauque, immédiatement étouffé par les parois acoustiques. Dans le salon, Marc n'entend rien. Il est fasciné par le serveur. Les batteries de secours émettent un sifflement haute fréquence, un cri de banshee électronique qui lui vrille le crâne. Il se relève péniblement, s'appuyant sur le châssis brûlant de la machine. Ses jambes sont de coton. L'odeur de brûlé se précise, mêlée à celle, plus douceâtre, du sang d'Adam qui commence à coaguler sur le tapis de soie.

Marc avance d'un pas hésitant vers le centre de la pièce. Chaque mouvement déplace les ombres, créant des monstres sur les murs de verre. Il cherche Inès du regard. Elle est là, toujours statique, une statue de sel dans le coin nord.

— Inès... il faut sortir, bafouille Marc. Le serveur est mort. C'est fini.

— Rien n'est fini, répond-elle sans bouger la tête. Regarde les écrans de secours, Marc.

Il tourne les yeux vers les petits moniteurs de contrôle qui bordent le rack. Ils auraient dû s'éteindre. Ils devraient être noirs. Mais ils affichent tous la même chose : un compte à rebours en chiffres rouge sang, défilant sur un fond de neige statique. 18:42. 18:41.

L'impulsion électromagnétique n'a pas tué le processus. Elle n'a fait qu'éliminer les témoins lumineux, laissant le cœur du système battre en secret, alimenté par une source occulte. Adam avait prévu le court-circuit. Il l'avait peut-être même codé. Le narcissisme du mort est une architecture totale.

Marc s'approche d'un écran, le visage déformé par une grimace de haine. Il veut frapper le verre, briser cette image, mais ses mains sont trop douloureuses. Il se contente de fixer les chiffres qui dévorent les secondes. Chaque unité qui tombe est une preuve supplémentaire envoyée vers des serveurs miroirs situés à l'autre bout de la planète, inatteignables. Inès se décolle enfin de la vitre. Sa démarche est saccadée, ses muscles tendus à rompre.

— On est enfermés, dit-elle d'une voix blanche. Le verrouillage magnétique des issues dépend du serveur de sécurité. Sans courant général, et avec le système de secours qui boucle sur le protocole "Intrusion", on ne sortira pas. On est dans une boîte de conserve, Marc. Une boîte à deux millions d'euros qui va devenir notre tombeau.

Elle pointe les baies vitrées. Le verre feuilleté, triple épaisseur, conçu pour résister aux tempêtes, est une muraille infranchissable. Dehors, Paris continue de briller, indifférente. Les lumières de la tour Eiffel balayent l'horizon, parodie de phare pour des naufragés de l'intérieur. Marc sent la claustrophobie monter comme une nausée. L'espace se contracte à mesure que l'air s'appauvrit. Il retourne vers le serveur, attrape

une barre de fer. Il frappe. Un coup sourd, inutile. Le métal rebondit sur le châssis blindé. Il frappe encore, avec une rage de possédé. Des éclats de plastique volent, mais le compte à rebours poursuit sa course imperturbable. 17:15.

Dans les escaliers, la situation bascule. La main qui tient Lila se détend brusquement pour la projeter contre le mur. Son épaule percute le béton avec un craquement sec. Elle retombe au sol, le souffle coupé. L'ombre se tient devant elle, découpée par la lumière bleue qui filtre sous la porte. Ce n'est pas Julian. C'est une silhouette plus massive. L'homme porte un masque de néoprène noir ; seule sa bouche est visible, tordue en un rictus de mépris.

— Le dossier 2014, Lila. Où est la clé physique ?

Lila rampe vers l'arrière, ses talons griffant le sol. La douleur dans son épaule est un incendie qui se propage dans tout son bras gauche. Elle ne comprend pas. Le dossier 2014 était un secret partagé uniquement avec Adam. Un levier de chantage qu'elle pensait avoir détruit.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, parvient-elle à articuler.

L'homme s'accroupit. Il saisit ses cheveux, tire sa tête en arrière avec une violence qui lui fait cambrer le dos. La lame revient se poser contre sa gorge. Elle sent la chaleur du sang qui poisse son col.

— Adam n'effaçait jamais rien, murmure l'homme. Il archivait. Et tu es l'archive la plus précieuse. Marc et Inès ne sont que des variables, mais toi... tu es le code source. Dis-moi où est la clé, ou je te découpe ici.

Lila sent un frisson de terreur pure. Ce n'est pas seulement sa vie qui est en jeu, c'est l'histoire qu'elle a mis des années à construire. Son identité de rescapée. Si cette clé est révélée, elle redeviendra la proie. Elle regarde l'homme dans les yeux et n'y voit

que le reflet des chiffres rouges du compte à rebours.

— Dans le serveur... balbutie-t-elle. Sous le processeur central. Une fente cachée. Mais Marc est en train de tout détruire. S'il casse le bus de données, la clé s'auto-détruira.

L'homme la lâche et se redresse. Il regarde la porte menant au salon.

— Marc est un idiot, dit-il. Un idiot utile.

Il ouvre la porte coupe-feu. Un rai de lumière bleue inonde le corridor. Lila reste au sol, le sang coulant lentement dans son cou. Elle doit bouger, elle doit avertir Marc, ou peut-être simplement le laisser mourir. L'égoïsme est une suite logique de la survie. Elle sent le froid du bâtiment s'insinuer en elle. Les murs se resserrent encore. Elle est dans un tombeau, et le décompte affiche 15:00.

Dans le salon, Marc s'est arrêté de frapper. Épuisé, les mains en lambeaux, il regarde Inès. Elle s'est assise par terre, au milieu des débris, fixant le cadavre d'Adam.

— Tu savais pour le dossier 2014 ? demande Marc d'une voix brisée.

— On a tous un dossier, Marc. Adam ne collectionnait pas les œuvres d'art, il collectionnait les dettes. On est tous ses débiteurs. Même mort, il vient réclamer son dû.

Elle lève les yeux vers lui. Dans la pénombre artificielle, elle ressemble à une Parque.

— Tu l'as tué pour quoi, Marc ? Pour qu'il arrête de te regarder comme une erreur système ? Regarde-nous. On est dans le noir, on saigne, et il est toujours le maître de la partie.

Marc s'approche d'elle, la barre de fer à la main. Ses yeux sont injectés de sang. La paranoïa sature son cerveau. Il voit en Inès non plus une alliée, mais un témoin. Une ligne de code inutile qu'il faut supprimer.

— Tais-toi, grogne-t-il. Tais-toi ou je te jure que...

Le bruit de la porte coupe-feu brise la tension. L'homme au masque de néoprène entre avec une assurance tranquille. Il marche sur le tapis, contourne le corps d'Adam sans un regard et se dirige droit vers le serveur.

— Pousse-toi, l'avorton, lance-t-il.

Marc charge. Un mouvement désespéré, maladroit. L'homme l'esquive avec une grâce animale, saisit le poignet de Marc et le tord avec une précision chirurgicale. Le craquement du radius résonne dans la pièce. Marc hurle, lâche la barre de fer qui tinte lourdement sur le béton. L'homme le projette au sol et commence à démonter le panneau latéral du serveur avec un tournevis électrique. Le bruit de la mèche qui mord l'acier est insupportable.

Inès ne bouge pas. Elle regarde la scène avec un détachement clinique. La cage est fermée, le gardien est là, et le temps s'enfuit.

H-13. Les chiffres rouges sur les moniteurs pulsent au rythme d'un cœur malade. Le penthouse est devenu une machine organique qui digère ses occupants. Lila, dans le couloir, se relève péniblement. Elle voit l'homme s'affairer sur le serveur, Marc brisé, et Inès, spectatrice de sa propre fin.

L'air est saturé d'électricité statique. Les poils sur les bras de Lila se hérissent. Elle sent une vibration étrange sous ses pieds, une fréquence infra-basse qui fait trembler les vitres. Elle comprend soudain. Adam n'a pas seulement prévu de publier leurs secrets. Il a prévu de supprimer physiquement le support.

— Le système de refroidissement... murmure-t-elle.

L'homme au masque s'arrête et tourne la tête vers elle.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Les serveurs... Adam utilisait un refroidissement au gaz halon. Si le circuit est forcé, si on tente d'extraire la clé manuellement... le gaz est libéré.

L'homme regarde le panneau qu'il vient d'ouvrir. Un petit réservoir de titane brille dans la lueur bleue. Un voyant orange vient de passer au rouge fixe.

— On n'a plus dix minutes, dit Lila, la voix tremblante. On a moins de trois minutes avant que l'oxygène ne soit totalement expulsé.

Le silence qui suit est total. Ils se regardent tous, prisonniers de cette cage de verre à des dizaines de mètres au-dessus du sol, alors que le compte à rebours continue sa course vers le zéro absolu. Le narcissisme numérique d'Adam vient d'atteindre sa forme finale : le vide.

12:05. 12:04. L'espace se resserre. L'air se raréfie. Il n'y a plus d'architecte, plus de hacker, plus de victime. Il ne reste que quatre corps dans le noir, attendant que le miroir se brise enfin.

Chapitre 11

H-15 : Fréquence de rupture

L'air est devenu une matière solide. Une mélasse transparente qui s'engouffre dans mes poumons avec la précision d'un rasoir. Dans le salon de verre, le vrombissement des serveurs n'est plus un bruit de fond ; c'est un cri de guerre, une fréquence de rupture qui fait vibrer la pulpe de mes doigts. Adam aimait dire que le silence est un mensonge que l'on raconte à l'espace. Ici, le silence a été assassiné par le cliquetis des ventilateurs qui agonisent.

Au centre de l'arène, sur le béton poli, Marc et Inès se déchirent.

C'est une chorégraphie de pantins désarticulés. Marc, le radius brisé, ressemble à une bête blessée qui refuse de lâcher sa proie. Sa main valide est soudée au bord de la tablette maîtresse. On entend le frottement de ses articulations, un bruit sec, organique, qui se perd dans le ronflement des machines. Inès est sur lui, ses doigts de hackeuse griffant le métal, cherchant une faille, un levier. Leurs silhouettes se découpent en ombres chinoises sur les parois de verre, projetées par la lumière bleue chirurgicale du rack de serveurs. Ils ne se battent pas pour une information. Ils luttent pour l'illusion d'une issue.

Je les regarde. Immobile. Point fixe dans un monde qui s'effondre.

Le sang de Marc dessine des motifs abstraits sur le sol, une calligraphie de la douleur que personne ne prendra le temps de lire. L'odeur est là : métallique, chaude, écœurante. Elle se mélange à l'ozone et au plastique brûlé. C'est le parfum de la fin d'un règne. L'odeur d'Adam.

— Lâche-la, Marc ! hurle Inès.

Sa voix est étranglée par l'effort. Elle n'est plus la femme invisible qui glisse entre les pare-feu. Elle est une prédatrice acculée dans une cage de luxe. Ses talons crissent sur le béton. Marc répond par un grognement, un son qui n'a plus rien d'humain. Il tire la tablette contre son torse, protégeant l'écran comme s'il s'agissait de son propre cœur mis à nu.

Le manchot et la paria. Voilà ce qu'il reste de l'élite.

Sur l'affichage, les chiffres défilent. Le vert phosphoré baigne leurs visages d'une lueur de cadavre. 12:02. 12:01. Le compte à rebours s'est emballé. Je le sens dans mes tempes. La fréquence a changé de ton, montée d'un octave. C'est le bruit de la libération. Le Halon est déjà en train de saturer les conduits. Le gaz est inodore, incolore, mais je peux jurer que je sens son goût de cuivre sur ma langue. Il chasse l'oxygène, molécule par molécule.

L'homme au masque de néoprène s'est arrêté de bouger. Accroupi près du serveur, sa silhouette massive bloque la lumière. Il ne regarde plus le panneau ouvert ni les fils. Il me fixe. Ses yeux, derrière les fentes du masque, sont deux puits de néant. Il a compris. Il sait que je n'ai pas dit toute la vérité.

On ne survit pas à Adam. On choisit sa façon de disparaître.

Un craquement déchire l'air. Inès vient de mordre le bras de Marc. Il lâche un cri, un hurlement de gosse trahi, et la tablette glisse sur le sol lisse. Elle tournoie, disque de verre et d'aluminium, avant de s'arrêter exactement à mes pieds. L'écran brille. Une interface que je connais trop bien : la console d'administration de la « Machine ».

— Lila... ramasse-la... souffle Marc.

Il rampe vers moi, une traînée sombre marquant son passage. Son visage est une décomposition accélérée de la volonté. Ses yeux implorant. Il veut que je l'éteigne. Il veut que j'arrête la diffusion. Il croit encore que son secret a une importance, que le monde extérieur existe, que des gens porteront un jugement sur ses vidéos compromettantes. Il ne comprend pas que la sentence est déjà tombée. Nous sommes dans l'enfer numérique d'Adam, et les démons sont ceux que nous avons codés nous-mêmes.

Inès se relève, les cheveux collés par la sueur, un lambeau de chemise entre les dents. Elle crache le tissu, livide.

— Si tu l'éteins, Lila, on est morts, siffle-t-elle. Le refroidissement est couplé au flux de données. Si tu coupes, la purge de gaz s'accélère. C'est une sécurité. Un suicide collectif programmé.

Je regarde la tablette. Je regarde Inès. Je regarde Marc. Ils mentent. Ils mentent parce qu'ils ont peur. Inès veut effacer ses traces. Marc veut emporter Adam avec lui. Aucun d'eux ne voit la réalité de la pièce. Le penthouse n'est pas une cage. C'est un miroir.

Marc, avec son complexe d'infériorité qui suinte par chaque pore. Inès, la hackeuse qui voulait disparaître et qui se bat pour une seconde de visibilité supplémentaire. Et moi. La rescapée.

Je me penche et ramasse l'objet. Le métal est froid, d'un froid absolu qui me brûle la paume. L'accéléromètre réagit, l'affichage bascule. 11:45. 11:44. Le temps ne s'écoule pas. Il s'évapore.

— Lila, pose ça, ordonne l'homme au masque.

Il s'est relevé. Trop grand pour ce plafond minimaliste. Sa voix est un grondement

sourd, déformé par le caoutchouc. Il fait un pas. Je ne recule pas. Derrière moi, la baie vitrée donne sur un Paris sombre, une ville de verre qui nous observe avec indifférence. Nous sommes des poissons dans un aquarium dont l'eau se change en poison.

— Qu'est-ce qu'il y a sur la clé ? demande-t-il. La vraie. Pas celle qu'Adam a laissée en évidence.

Je souris. C'est un mouvement douloureux sur mes lèvres gercées. Ils n'ont rien compris. Adam n'était pas un génie du mal. C'était un metteur en scène. Et un metteur en scène a besoin d'un public, mais il a surtout besoin d'un héritier.

— Il n'y a pas de gaz Halon, Marc, dis-je d'une voix cristalline.

Le silence retombe brutalement. Marc s'arrête de ramper. Inès se fige. L'homme au masque incline la tête.

— Quoi ? articule Marc. Tu as dit...

— J'ai dit ce que vous aviez besoin d'entendre pour révéler qui vous êtes vraiment. La peur est le meilleur des révélateurs. Vous vous êtes battus pour une télécommande qui contrôle les lumières et le système audio. Regardez.

J'appuie sur une icône. Immédiatement, la musique commence. Une pièce de piano mélancolique, précise, glaciale. Erik Satie. Les *Gymnopédies*. Le son emplit l'espace, transformant la scène de crime en une galerie d'art contemporain.

— Et le gaz ? demande Inès, les yeux rivés au plafond.

— C'est de l'azote. Inoffensif en petite quantité. Ça servait juste à refroidir les serveurs pendant qu'Adam téléchargeait l'intégralité de vos vies sur le cloud public.

Et c'est fini.

Je tourne l'écran vers eux : *UPLOAD COMPLETE. 100%.*

Le visage de Marc se décompose. C'est comme voir un barrage céder. Toute la paranoïa, toute la violence accumulée se transforment en une léthargie vide. Il s'affale, son bras cassé reposant bizarrement contre sa hanche. Inès, elle, se met à rire. Un rire sec, nerveux, qui finit en quinte de toux.

— Tout est dehors ?

— Tes comptes aux Caïmans, Inès. Tes accès aux serveurs de la DGSI. Les mails que tu envoyais à Adam pour lui demander de l'aide avant de décider de le supprimer. Tout.

Le monde numérique vient de nous dévorer. Nous n'existons plus en tant qu'individus. Nous sommes des données publiques. Mais il reste une ombre dans le tableau. L'homme au masque ne bouge pas. Il n'est pas effrayé. Il fixe le corps d'Adam, au centre de la pièce.

— Tu as menti sur le gaz, Lila, dit-il calmement. Mais tu as menti aussi sur le reste.

Il arrache son masque d'un geste sec. Le visage qui apparaît n'est pas celui d'un tueur à gages. C'est un homme censé être mort il y a trois ans. L'associé d'Adam. Celui qui avait « tout légué » à son partenaire.

— Adam ne t'a rien appris ? murmure-t-il. En art, on ne laisse jamais le public sur une fausse note.

Il sort un Zippo chromé. Le clic de l'ouverture est le son le plus fort que j'aie jamais entendu.

— L'azote est inoffensif, oui. Mais le liquide de refroidissement dans ces racks... c'est du méthanol pur. Adam ne voulait pas vous humilier. Il voulait vous sublimer. La crémation est la seule forme de sauvegarde permanente.

Il lâche le briquet.

Le temps se fige. Le rectangle de métal tombe au ralenti, traverse la lueur bleue des serveurs, passe devant les yeux écarquillés d'Inès. Il descend vers la flaque qui s'est répandue sous le serveur ouvert. Ce n'était pas de l'huile.

La flamme touche le liquide.

Ce n'est pas une explosion. C'est un souffle. Une onde de chaleur invisible qui balaie la pièce. Le bleu des écrans disparaît derrière un rideau de feu bleu, plus intense, plus pur. Le méthanol brûle sans fumée. Marc hurle alors que ses vêtements s'enflamment instantanément. Inès se jette contre la vitre, mais la chaleur craquelle déjà le verre feuilleté.

Je reste debout. La tablette entre mes mains commence à fondre. Le plastique se tord, les cristaux liquides se brouillent en nébuleuses psychédéliques. L'homme au visage de revenant marche vers le feu comme s'il rentrait chez lui. Il fait partie de l'œuvre.

Je recule vers le couloir. Mes poumons brûlent. L'oxygène a disparu pour de bon, dévoré par l'incendie invisible. Je sens la peau de mon visage se tendre sous l'effet de la température qui grimpe. Je ne ressens pas de peur. Juste une étrange satisfaction. Adam a réussi. Il a créé la cage parfaite. Faite de vérité et de feu.

Je franchis la porte coupe-feu. Elle se verrouille derrière moi avec un claquement hydraulique définitif. Le système de sécurité vient de sceller la pièce pour contenir le brasier. Ils sont à l'intérieur. Marc, Inès, le revenant, et le cadavre d'Adam.

Je suis seule dans le couloir sombre.

Je sors de ma poche un petit cylindre en titane. La vraie clé. Celle que j'ai retirée du serveur avant que l'homme au masque n'arrive. La tablette ? Un appât. Le téléchargement ? Une animation en boucle. Le gaz ? Une diversion.

Il n'y a rien sur le cloud. Le monde ignore tout de ce qui s'est passé ici. Il ignore qui je suis vraiment. Adam pensait que j'étais sa création, la rescapée façonnée par la douleur. Il pensait que je serais le témoin de son apothéose. Il a oublié une règle fondamentale : celui qui dessine les plans possède toujours une sortie secrète.

Je marche vers l'ascenseur. Les parois vibrent sous la pression de l'incendie. Le verre doit être en train de fondre. Dans quelques minutes, ce penthouse ne sera plus qu'un amas de scories carbonisées. Les preuves, les corps, les serveurs. Tout va disparaître dans une pureté minérale.

J'appuie sur le bouton. L'ascenseur arrive dans un glissement soyeux. À l'intérieur, les miroirs me renvoient mon image. Je suis pâle. Mes cheveux sont en désordre. Il y a une tache de sang sur ma joue. Mais mes yeux sont calmes. Pour la première fois, ils ne cherchent pas de menace dans les angles morts.

Je contemple la clé USB. Il n'y a pas de secrets de Marc ou d'Inès dessus. Il n'y a que les codes d'accès aux comptes cryptés d'Adam. Sa fortune. Sa vie numérique. Sa puissance.

On ne tue pas un homme qui a numérisé sa culpabilité. On le remplace.

Les portes se ferment. Je commence ma descente. En haut, le ciel de Paris s'illumine d'une lueur bleue étrange, une aurore boréale urbaine qui s'échappe des fenêtres brisées.

H-0. Le temps est mort. Longue vie à l'architecte.

Chapitre 12

H-10 : La vérité résiduelle

L'obscurité n'est jamais totale dans ce penthouse. Elle est une matière visqueuse, chargée d'une électricité statique qui fait dresser les poils sur les bras. Puis, le sursaut. Un gémissement mécanique s'arrache aux entrailles du plancher technique. Les ventilo-convecteurs reprennent leur course folle. Un néon claque au-dessus du bar en marbre noir, crépitant comme un insecte en agonie avant de stabiliser sa lueur blafarde. Le monde revient à la vie, mais c'est une vie artificielle, filtrée par le verre et le silicium.

Inès est pliée en deux devant la console centrale. Ses doigts, griffes d'ivoire sur le clavier mécanique, ont cessé de trembler. Ils sont entrés dans la phase de rigidité cadavérique. Elle ne tape plus, elle frappe. Chaque clic résonne dans le silence comme une percussion sur un crâne creux. Marc, à l'autre extrémité du salon, hante la baie vitrée qui surplombe un Paris invisible, noyé dans un brouillard de pollution et de pixels. Il évite de regarder le corps d'Adam. Adam, qui trône toujours au centre de son œuvre, les yeux ouverts sur un plafond qui n'a plus rien à lui apprendre.

— Le courant est revenu, murmure Marc.

Sa voix est un froissement de papier de verre.

— On a combien de temps ?

Inès ne répond pas. Ses pupilles dévorent les lignes de code qui défilent sur l'écran principal, le reflet de la matrice bleue transformant son visage en masque de spectre. Je me tiens derrière elle. Je sens l'odeur de sa sueur, cette acidité de la peur qui

macère sous la soie de son chemisier. Je pourrais l'étrangler maintenant. Personne ne verrait la différence entre son dernier souffle et le soupir du serveur. Mais j'ai besoin de savoir.

— Inès, je répète. Dis-moi ce que tu vois.

Elle lâche un rire sec, une toux de poitrine qui finit en sifflement.

— Vous ne comprenez toujours pas ce qu'il a construit.

Elle pointe un doigt décharné vers le centre de l'écran. Au milieu du chaos des processus système, une icône s'est matérialisée. Elle jure avec la charte graphique habituelle. C'est un dossier. Un simple dossier jaune, anachronique, presque vulgaire dans cet environnement minimaliste.

Nom du dossier : *Rédemption*.

— Ouvre-le, ordonne Marc en se rapprochant.

Ses pas sont lourds. Il veut voir sa propre fin avant qu'elle ne l'atteigne. Inès hésite, puis s'exécute. La souris glisse avec une fluidité écœurante. Le dossier s'ouvre sur une mosaïque de flux vidéo. Des dizaines. Des centaines.

L'air devient soudain trop froid. Les vidéos ne montrent pas des archives. Elles nous montrent nous. Ici. Maintenant. Sous des angles que je n'avais pas identifiés : derrière les miroirs sans tain, dans les détecteurs de fumée, à l'intérieur même du cadran de l'horloge murale. Adam nous observe depuis la mort avec une précision de naturaliste étudiant des insectes dans un bocal.

— Regardez le débit, souffle Inès.

Elle ouvre le moniteur de ressources. Une ligne rouge, verticale et agressive, sature le graphique.

— L'upload est à zéro, dit-elle.

— Quoi ? Marc saisit le bord du bureau, les jointures blanchies. Tu as dit que tout fuyait sur le darknet ! Tu as dit qu'on n'avait qu'une heure pour tout couper !

— Je me suis trompée. Il n'y a pas de fuite. Pas encore.

Un espoir imbécile s'allume dans les yeux de Marc. Il ne connaît pas Adam. Adam ne commet pas d'erreurs de routage. S'il n'y a pas d'upload, c'est que la destruction est d'une autre nature.

— Alors qu'est-ce qu'il fait ? ma voix descend d'une octave.

Inès tape une commande, cherchant la vérité résiduelle dans les couches de transport du réseau.

— Il rapatrie tout. Chaque micro, chaque caméra, chaque capteur biométrique dans cette pièce... Il enregistre l'intégralité de nos échanges. Nos aveux. Nos visages quand on a réalisé qu'il était mort.

— Et alors ? explose Marc. Si ça ne sort pas du penthouse, on s'en fiche ! On brûle tout et c'est fini !

Inès se tourne vers lui. Son visage est une page blanche où s'écrit une terreur absolue.

— Le serveur sert de relais de diffusion, explique-t-elle dans un murmure. Ce n'est pas une archive qu'il prépare. C'est un spectacle. Nous sommes en direct, Marc. Depuis l'instant où nous sommes entrés. Nous nous sommes confessés devant un

public invisible.

Le silence qui suit est plus lourd que le plomb. Je lève les yeux vers le montant de la porte. Un petit point rouge, presque imperceptible, semble cligner de l'œil. C'est une œuvre d'art méta-analytique. Adam a transformé son agonie et notre trahison en un flux continu.

— Combien de personnes ? je demande.

— Quarante mille. Cinquante mille. Ça grimpe. Tout le monde regarde.

Marc s'effondre sur le canapé, juste à côté des pieds d'Adam. Le contraste est saisissant : le mort, serein dans son triomphe posthume, et le vivant, brisé par des spasmes.

— Arrache les câbles, Inès ! Coupe tout !

— C'est trop tard. Le système est verrouillé. Si je coupe l'alimentation, une routine de sauvegarde envoie l'intégralité du cache sur une douzaine de serveurs miroirs. On ne peut plus rien effacer. On peut juste... continuer à jouer nos rôles.

Je me détourne. Le verre de la baie vitrée est froid sous mon front. Adam avait raison : la vérité n'est pas une révélation, c'est une érosion. Elle gratte la peau jusqu'à ce qu'il ne reste que les nerfs à vif. Je sens la petite clé en titane dans ma poche. Est-elle réelle ou fait-elle partie du script ? Si Adam a tout prévu, ma "porte de sortie" n'est peut-être qu'un accessoire pour m'inciter à agir d'une certaine manière devant la caméra.

— Il y a des fichiers cryptés ici, reprend Inès. Datés d'il y a trois ans.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des noms. Des transactions. Le réseau de chantage qu'il utilisait pour tenir cette ville à la gorge.

La géométrie de la pièce semble se déformer. Si ces fichiers sont là, c'est qu'ils font partie de la même "rédemption". Adam ne cherche pas seulement à nous détruire. Il cherche à emporter son empire avec lui dans un grand brasier numérique.

— Inès, n'ouvre pas ça, je préviens.

Mais elle ne m'écoute plus. Elle est fascinée. Elle veut voir le code source du mal. Elle clique.

L'écran devient blanc. Une fraction de seconde de pureté aveuglante. Puis, une voix remplit la pièce. Calme. Distillée par les enceintes haute fidélité cachées dans les corniches.

"Félicitations, Inès. Tu as toujours été la plus curieuse. Marc, arrête de te ronger les ongles, la caméra 4 voit tout. Lila... ma chère Architecte. Tu penses sans doute à ta clé en titane. Tu te demandes si elle ouvre la porte ou si elle déclenche la bombe."

Le son est si pur qu'on dirait qu'il nous murmure à l'oreille.

"Vous êtes ici parce que vous êtes les seuls capables de finir l'œuvre. Le dossier Rédemption n'est pas votre fin. C'est votre héritage."

Une barre de progression apparaît à l'écran. Elle se remplit à une vitesse folle.

— Il transfère les clés de chiffrement, siffle Inès. Il nous donne tout. Les comptes, les secrets, les serveurs...

— À quel prix ? je demande en fixant le cadavre.

"Le prix est simple," reprend la voix d'Adam avec une pointe d'ironie. *"Pour posséder ce monde, vous devez accepter que le monde vous possède. Dans dix minutes, la synchronisation sera totale. Votre confession sera complète. Vous serez les nouveaux maîtres de cette cage. Ou vous serez ses premiers cadavres calcinés. Le système incendie a été détourné. Le méthanol se déverse déjà dans le faux plafond."*

Une goutte de liquide transparent tombe sur le marbre du bar. Inodore. Pure. Mortelle. Marc se jette contre la porte d'entrée. Verrouillée.

— Inès, les codes ! crie-t-il. Utilise ce qu'il vient de te donner !

— Je ne peux pas ! Le transfert est unidirectionnel ! On est coincés jusqu'à la fin du téléchargement !

Le silence revient, troublé par le goutte-à-goutte régulier du combustible. Marc regarde la caméra. Il sait que son humiliation est le prix de sa survie. Il se met à genoux. Il commence une confession pathétique, déversant ses complexes et sa médiocrité. Il joue le jeu. Il offre au public ce qu'il attend : la déchéance d'un homme en direct. Inès, elle, ne voit plus le méthanol. Elle voit la puissance.

Moi, je reste immobile. Je regarde mon reflet dans la vitre. Trois spectres dans un aquarium de luxe.

— 90 %, annonce Inès.

Le vrombissement des serveurs monte en flèche. La température semble chuter. Chaque détail devient d'une netteté insupportable : la texture de la peau du mort, les micro-fissures sur le clavier, le tremblement de Marc.

— 98 %.

Je sors la clé en titane. Elle brille sous le néon.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Inès sans me regarder.

— Je finis l'œuvre.

Je ne sais plus si c'est ma voix ou une ligne de dialogue écrite par Adam. Le méthanol forme une flaque autour du serveur. Une étincelle suffirait.

— 99 %.

Le curseur clignote. Le dossier *Rédemption* est prêt à être scellé. Je regarde la caméra 4. Je fixe l'objectif noir. Derrière lui, cinquante mille consciences nous jugent.

— Zéro, murmure Inès.

Le monde s'arrête. Les écrans virent au noir. Puis, dans l'obscurité, une petite diode s'allume sur le serveur. Elle est rouge.

"Phase 2 : Combustion," dit la voix d'Adam.

La rédemption n'était pas un pardon. C'était une incinération. Adam ne nous a pas donné ses secrets pour qu'on les utilise. Il nous les a donnés pour qu'on brûle avec eux.

Je me tourne vers la porte. Je franchis la porte coupe-feu qui se verrouille derrière moi avec un claquement hydraulique définitif. Ils sont à l'intérieur. Marc, Inès, et le cadavre. Ils sont le contenu du dossier. Ils sont la vérité qu'il fallait purger.

Seule dans le couloir sombre, je regarde la clé en titane. Elle est inerte. Un talisman pour les idiots. La vraie clé, c'était la capacité à sortir de la cage avant que le script ne s'achève.

Je marche vers l'ascenseur. Derrière moi, le penthouse vibre. Le méthanol a trouvé son étincelle. Ce n'est pas une explosion, mais un souffle. Une onde de chaleur invisible.

Le temps est mort. La vérité est résiduelle. Et moi, je descends vers la ville, emportant le seul secret qui compte : on ne tue pas un homme qui a déjà numérisé votre culpabilité. On devient son ombre.

FIN

Merci d'avoir lu "ANGLE MORT"

Une œuvre écrite par Danny Love

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)